



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HX

704

C755

D4

1849

A 489208 DUPL

DU SENS VRAI

DE LA

DOCTRINE DE LA RÉDEMPTION

PAR

VICTOR CONSIDÉRANT

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

3^e ÉDITION.

Prix: 1 fr.

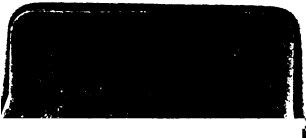
PARIS

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

RUE DE SAUVÉ, 2,

ET QUAI VOLTAIRE, 25, EN FACE DU PONT NATIONAL.

M. D. CCC. XL. IX





DU SENS VRAI
DE LA
DOCTRINE DE LA RÉDEMPTION

PAR
Prosper
VICTOR CONSIDERANT
Λ=

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.



3^e ÉDITION.



PARIS
LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,
RUE DE BRAUNE, 2,
ET QUAI VOLTAIRE, 25, EN FACE DU PONT NATIONAL.
M. D. CCC. XL. IX

704

.C755

II 4

1849

Imprimerie Lange Lévy, 16, rue du Croissant,

Prof. Marcel Clavel
9th
12-3-1923

AVERTISSEMENT.

On a demandé un tirage à part de l'Intermède du 2^e volume de *Destinée sociale*, qui contient l'exposition du sens vrai, individuel et social, de la Rédemption. Le voici. Les 24 premières pages de cet Intermède n'ont qu'un demi rapport avec l'objet principal. On peut, à la rigueur, les passer. Cependant nous engageons le lecteur à prendre connaissance des paragraphes 2, 3, 4 et 5 de cette première partie, et à se rappeler que la brochure qu'il a entre les mains n'est qu'un fragment.

Les personnes qui sympathiseront avec les idées contenues dans ce fragment feront bien d'en chercher la justification absolue et positive dans la connaissance de la théorie phalanstérienne. Je donne plus loin la table des

matières de l'ouvrage que j'ai consacré, sous le nom de *Destinée sociale*, à l'exposition élémentaire de cette théorie, afin que le lecteur puisse se faire du moins une première idée des objets qu'elle embrasse.

TABLE

DES MATIÈRES DE DESTINÉE SOCIALE.

1^{er} VOLUME.

PRÉLUDE.

I. DÉCLARATION.

II. DÉTERMINATION du but social. Idéal d'une société parfaite.

¶ DÉFINITIONS.

PREMIÈRE PARTIE. — CRITIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

VICES GÉNÉRAUX DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

CHAPITRE PREMIER. Vices de nos procédés industriels.

CHAPITRE DEUXIÈME. Vices de nos procédés commerciaux.
Concurrence anarchique.

CHAPITRE TROISIÈME. Conclusion sur les Civilisations européennes.

SECTION DEUXIÈME.

DÉVELOPPEMENTS SUCCESSIFS DE L'HUMANITÉ DANS SES PREMIÈRES PÉRIODES SOCIALES.

CHAPITRE PREMIER. Formule générale du mouvement.

CHAPITRE DEUXIÈME. Examen des quatre périodes antérieures
à la Civilisation.

CHAPITRE TROISIÈME. Analyse des développements de la
Civilisation.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

Résumé et fin de la Civilisation par transition en Gavrantisme..

CHAPITRE QUATRIÈME ET COMPLÉMENTAIRE. Sur le mouvement qui emporte la Civilisation européenne vers la Féodalité industrielle.

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Transition.

DEUXIÈME PARTIE. — ORGANISATION.

PREMIER LIVRE.

PRINCIPES ORGANIQUES.

CHAPITRE PREMIER. Position du problème social.

CHAPITRE DEUXIÈME. L'Association combine les avantages de la grande et de la petite propriété.

Digression. De quelques âneries civilisées.

CHAPITRE TROISIÈME. Association et Communauté.

CHAPITRE QUATRIÈME. Aperçu de la constitution matérielle d'une phalange.

DEUXIÈME LIVRE.

DISPOSITIF MATÉRIEL DES PHALANGES.

CHAPITRE PREMIER. Parallèle de la production dans les deux ordres, sociétaire et morcelé.

CHAPITRE DEUXIÈME. Considérations sociales sur les variations de l'Architectonique.

CHAPITRE TROISIÈME. Le Phalanstère.

CHAPITRE QUATRIÈME. Convenances et Économies.

CHAPITRE CINQUIÈME. Dispositif des cultures harmoniennes.

II^e VOLUME.

INTERMÈDE.

DU FOND ET DE LA FORME. — POSITION DIFFICILE D'UNE DOCTRINE NOUVELLE.

1. Critiques encourues
2. Nécessité du combat.

3. Caractère fondamentalement pacifique de la Science de Fourier
 4. Influence actuelle de la Science passionnelle.
 5. Du Préjugé ancien, que les Hommes sont condamnés au Mal sur la Terre.
 6. Énorme inertie à vaincre.
 7. Réserves en faveur de la Science, qui n'est pas responsable.
- NOTE (A). De la Doctrine de la Rédemption, et du Retour au Christianisme de Jésus-Christ.

COUP-D'OEIL RÉTROSPECTIF SUR LE PREMIER VOLUME.

SUITE DE LA

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

TROISIÈME LIVRE.

DÉTERMINATION DU MÉCANISME SOCIAL NATUREL.

LOI SÉRIAIRE.

- CHAPITRE PREMIER. Tendances générales au Groupe et à la Série.
- CHAPITRE DEUXIÈME. Première approximation. Division parcellaire du Travail.
- CHAPITRE TROISIÈME. Deuxième approximation. Alternance des Fonctions.
- CHAPITRE QUATRIÈME. Troisième approximation. Rivalités industrielles.
- CHAPITRE CINQUIÈME. Loi sériaire, Formule générale des relations harmoniques.
- CHAPITRE SIXIÈME. Résumé des Conditions organiques de la Loi sériaire.
- APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE. Analyse et Synthèse de l'Attraction passionnelle.
- TABLEAU analytique et synthétique du Système passionnel.
- TRANSITION.

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

PROLOGUE. Corporisation de toutes les Fonctions dans la
Phalange. — Ton unitaire.

PREMIER LIVRE.

ÉQUILIBRE DE LUXE INTERNE ET EXTERNE,
OU DÉVELOPPEMENT INTÉGRAL DE L'INDIVIDU ET DE L'INDUSTRIE.

CHAPITRE PREMIER. Développement intégral des forces
physiques : santé, vigueur et ri-
chesse du corps.

CHAPITRE DEUXIÈME. Développement intégral des facultés
intellectuelles : santé, vigueur et
richesse de l'âme.

CHAPITRE TROISIÈME. Développement intégral des puissances
industrielles : richesse générale.

DEUXIÈME LIVRE.

ÉQUILIBRES SOCIAUX.

CHAPITRE PREMIER. Équilibre approximatif. Phénomènes
d'Harmonie obscure, manifestés en
Civilisation.

CHAPITRE DEUXIÈME. Équilibre de justice distributive, par
le mode d'élection dans les Séries.

CHAPITRE TROISIÈME. Équilibre de Concorde générale, par
l'engrenage des Séries.

III^e VOLUME.

L'ÉDUCATION.

ARGUMENT.

La Société doit l'Éducation à l'individu.

SUITE DE LA

TROISIÈME PARTIE.

HARMONIE.

TROISIÈME LIVRE.

L'ÉDUCATION, — SUBVERSIVE OU HARMONIQUE.

- CHAPITRE PREMIER. Examen de l'Éducation subversive. Éducation publique.
- CHAPITRE DEUXIÈME. Examen de l'Éducation subversive. Éducation particulière.
- CHAPITRE TROISIÈME. Conditions générales de l'Éducation.
- CHAPITRE QUATRIÈME. Éducation harmonique.—Prélude.
- CHAPITRE CINQUIÈME. Premiers développements.—Éducation passive ou du premier âge.
- CHAPITRE SIXIÈME. Seconds développements. — Education active. Initiation de l'enfant à la vie sociale-industrielle.
- CHAPITRE SEPTIÈME. Troisièmes développements. — Education active. Application; pleine entrée de l'enfant dans la vie sociale-industrielle.
- CHAPITRE HUITIÈME. Des méthodes d'enseignement et du corps enseignant.
- NOTE sur la langue unitaire et sur l'enseignement naturel des langues en Harmonie.
-

INTERMÈDE.

DU FOND ET DE LA FORME.

POSITION DIFFICILE D'UNE DOCTRINE NOUVELLE.

Cet animal est très-méchant, quand
on l'attaque il se défend.

LA HARPE.

Si la parole du poète est quelquefois
amère, à qui la faute?

VICTOR LEROUX.

4.

Critiques encourues.

Lorsque je commençai le travail que le lecteur a sous les yeux, je croyais pouvoir donner en un seul volume l'exposition élémentaire de la belle Théorie sociale que j'avais à cœur de rendre claire et acceptable au public. J'ai été trompé dans mes prévisions, le sujet s'étant étendu malgré moi, sous ma plume. Il fallait, en effet, pour être clair dans des questions aussi neuves, aussi extraordinaires, très-variées dans leurs applications, quoique dérivant toujours d'un principe générateur, auquel le lecteur ne pouvait être initié dès le début, il fallait, dis-je, sacrifier la concision : il fallait éviter les formules générales, scientifiques, abstraites et condensées, ou du moins n'y arriver qu'après en avoir prouvé la légi-

timité par des déductions explicatives, qu'après en avoir préparé l'intelligence par des dissertations en mode concret. Il fallait, en outre, être complet dans le cadre embrassé.

La *Science sociale* se lie à tout, touche à toutes les branches de l'activité et des connaissances humaines. Une exposition de la Théorie Sociétaire, strictement réduite à la *technie de la Série*, qui en fait la base, sans préparations, sans alliages, sans excursions dans les questions industrielles, politiques, scientifiques, etc., qui composent le domaine de ses applications, et sur lesquelles elle verse de si vives lumières; une pareille exposition, à l'époque surtout où je conçus cet ouvrage, eût été un travail nul, sans valeur de propagation, sans grand effet utile. Dans sa simple et belle nudité, la Théorie sociétaire n'eût alors semblé qu'une conception étrange, ardue, bizarre, sans lien avec les choses réelles et actuelles, une combinaison inféconde et inapplicable.

J'ai donc dû *déguiser la Science*, et, sans porter atteinte à la rigueur et à l'enchaînement des démonstrations et de la méthode, abandonner les formes concises et quelque peu sèches du langage didactique, pour tâcher d'obtenir avant tout la clarté et l'attrait.

L'accueil fait au 1^{er} volume de cet ouvrage, et les services qu'il a rendus à la cause sociétaire, m'ont prouvé que j'avais calculé assez juste; mais si ce volume a été l'objet d'un accueil favorable, je ne dois pas taire qu'il a soulevé des critiques trop nombreuses et venant souvent de personnes trop bienveillantes envers le sujet de mon travail et envers moi-même, pour n'être pas fondées en raison.

Ces critiques s'adressent *au ton* que l'on a trouvé souvent trop dur, trop belliqueux, trop hostile, et propre à faire attribuer à l'auteur une humeur colérique et sauvage tout opposée au caractère qui doit distinguer l'apôtre d'une doctrine de paix et d'harmonie. Les passages écrits de ce ton déparent un livre consacré à cette belle et divine Doctrine, et jurent avec son objet. On a dit encore que l'ouvrage contenait trop d'excursions dans le domaine des petits faits du jour, trop de hors-d'œuvre qui ne se lient pas d'une manière heureuse avec les grandes et larges vérités critiques et organiques au développement desquelles il est consacré, et qui font tache sur celles-ci.

Voilà ce que m'ont dit des critiques éclairés et bienveillants,

et ce qu'out dit aussi des critiques hostiles. Un semblable *consensus* ne saurait être sans fondement, et je déclare partager entièrement l'opinion de mes critiques; j'ajoute que je pensais absolument comme eux sur la nature des passages incriminés, à l'époque même où je les écrivais.

Partageant sur le fond l'opinion d'une critique que je signale franchement, et l'acceptant pleine et entière dans son expression, je demanderai la permission de dire qu'en prenant ces formes dont je reconnais *l'infériorité absolue*, j'ai eu des motifs *relatifs*, plausibles à mes yeux, et qui, dans les circonstances surtout où j'écrivais, pouvaient être fondés en raison. Peut-être parviendrais-je à édifier sur ce point le lecteur et à désarmer son opinion, si je déduisais ces motifs auxquels j'ai obéi: mais d'abord, il ne serait pas encore opportun de le faire aujourd'hui, attendu qu'en exposant naïvement la pensée qui m'a guidé, je compromettrais le résultat de mon calcul, comme un général, qui, pour justifier sa marche devant la critique, livrerait son plan de campagne, avant de l'avoir entièrement exécuté et d'en avoir recueilli tous les fruits. Et puis, y a-t-il donc grande importance à cette justification personnelle auprès du lecteur, s'il veut (comme tout lecteur raisonnable y souscrita sans aucun doute) accepter les observations, les excuses et surtout les réserves relatives à la Doctrine, que l'on trouvera dans cet intermède? Si la Doctrine est bonne, qu'importent les torts de celui qui l'expose....

2.

Nécessité du Combat.

Pour ce qui est des observations, je dirai en premier lieu et véritablement, que si l'on croyait les pages les plus âpres et les plus amères de Fourier et de ses disciples, dictées par des sentiments de haine, de colère contre des hommes, on ferait erreur. Ce sont toujours, chez nous, des idées qui sont en cause. C'est toujours sur des combinaisons sociales mal-faisantes, sur les erreurs qui les engendrent ou les entretiennent, et non sur les soldats de ces erreurs (qui en sont les premières victimes), que tombent nos diatribes et nos coups.

Toutes les fois, pour mon compte, que j'ai engagé un combat de doctrine contre une personne, les coups s'adressaient si évidemment à l'*idée* représentée par la personne, que jamais, quel que pût être mon sentiment intime à cet égard, je n'ai porté une accusation directe de mauvaise foi contre l'adversaire....

Ce caractère de notre critique mérite qu'on le remarque et que l'on en tienne compte. Oyez les polémiques qui se font en dehors de nous; écoutez le langage des partis: c'est là que le langage est vraiment condamnable; car là, c'est le système de l'attaque portée contre le caractère, contre la bonne foi, contre l'intention de l'adversaire, intention trop souvent déclarée avec légèreté, perverse, égoïste, vicieuse ou criminelle par l'antagoniste. Voilà la polémique à l'ordre du jour. Cette polémique-là, on ne lui doit pas de quartier, car elle est évidemment absurde, immorale et anti-sociale: absurde, parce qu'elle ne prouve rien sinon la passion et la haine de ceux qui l'emploient; immorale et anti-sociale, parce qu'elle n'est propre qu'à accroître la passion et la haine, à attiser la querelle et la guerre, là où il conviendrait de faire œuvre de ralliement, de science et de raison.

Cette polémique n'est point la nôtre. Nous ne disons point systématiquement à nos adversaires qu'ils sont des misérables, et que nous monopolisons la loyauté. Les plus grands emportements de notre critique ne vont, après tout, qu'à dire à nos adversaires qu'ils ont l'esprit plein de préjugés et d'erreurs, qu'ils sont aveugles et propagateurs de l'aveuglement chez les autres. Et ce que l'on nous a le moins pardonné, ce n'est pas de l'avoir dit, mais de l'avoir prouvé.

Sans doute le calme doit être le caractère normal du langage de la Science et de la Vérité dans un état normal; mais il faut prendre garde que, loin de parler dans un milieu normal, nous agissons dans un milieu troublé, bruyant, anarchique, dans un milieu armé et hostile, et fort inhospitalier à la Vérité; ainsi que le prouve l'histoire de toutes les vérités abreuvées toutes, à leur origine, d'avanies et de persécutions.... Dans ce milieu-ci la Vérité doit combattre! Le combat lui est imposé pour cause de légitime défense. Sous peine d'être écrasée et foulée aux pieds, elle doit se produire, dans ce monde-ci, armée de pied en cap. C'est ce qu'enseigne le mythe de la naissance de Minerve sortant *tout armée* du

cerveau de Jupiter; mythe profond et caractéristique des époques subversives, pour lesquelles le génie symbolique a identifié ainsi la Vérité avec le Combat, en faisant de la Pensée de Jupiter, de la Fille de Dieu, de la Sagesse (dans la large acception antique de ce mot) une divinité armée et belliqueuse.

La fatalité, que nous signalons en la déplorant, est tellement impérieuse et si fortement inhérente aux premiers développements de toute Doctrine rénovatrice, que Jésus, qui était la douceur même et qui prêchait une religion d'amour et de charité, est allé souvent jusqu'à se montrer fort hostile. Tantôt il frappait à grands coups de cordes les marchands établis sous le portique du temple, et culbutait leurs étalages et leurs marchandises (1); tantôt il traitait de *sépulcres blanchis*, de *racés de vipères*, etc., etc., les ennemis de sa Parole. Il maudissait et ordonnait à ses apôtres de maudire, en secouant contre elles la poussière de leurs sandales, les villes où l'on se montrait un peu lent à accepter sa Doctrine. Si Jésus lui-même et ses apôtres ont donné ces exemples, on doit pardonner quelque chose à des hommes qui, avec une foi égale à la Divinité, ou, ce qui est la même chose, à la Vérité de leur Doctrine, se contentent de frapper sur les idées de leurs adversaires, sans maudire ceux-ci, et dans l'unique but de les éclairer, d'éclairer le monde, de mettre à néant les erreurs invétérées qui perpétuent les misères et les ruines sur notre terre désolée.

Eh! quoi donc! Quand, avec les ailes que Dieu a données au Génie de l'Humanité, on plane sur ces régions inférieures

(1) Nous croyons, malgré la précision matérielle des textes évangéliques, qu'il serait injurieux à J.-C. de s'en tenir ici à la lettre de ses biographes. Il faut voir dans le récit de cette exécution une parabole dont le sens est que Jésus foudroya dans ses prédications les prêtres juifs, qui se livraient, de son temps, à la simonie, au trafic des choses saintes, comme l'ont fait trop long-temps et avec une trop universelle ardeur, après lui, les prêtres de la religion baptisée de son nom,— ainsi que l'atteste tout le cours de l'histoire ecclésiastique et canonique elle-même après les premiers siècles. Cette interprétation, au reste, pour relever l'acte d'hostilité dont nous parlons, en le transportant dans le domaine moral, n'en confirme pas moins notre argumentation. (*Note de la 1^{re} édition.*)

où s'agitent les misères, les haines, les douleurs et les hontes de la réalité présente ! sur cet abîme, profond de cinquante siècles, rempli d'immondices sociales jusqu'à son cratère ; sur cet horrible chaos de boue, de sang et de larmes, des entrailles duquel sort incessamment un bruit sourd de masses vivantes qui se heurtent et se choquent, et s'écrasent en se maudissant ! Quand on entend, au-dessous de soi, ce concert lugubre des gémissements, des sanglots, des angoisses, des cris de détresse de tous les êtres créés, ces voix lamentables des tortures permanentes, des tourments sans cesse renaissants ; tous ces bruits, enfin, tous ces vagissements, toutes ces voix de malheur dont l'harmonie infernale compose la grande voix du vieil Abîme !..... Quand on s'est élevé au-dessus de cet obscur royaume du Mal, réalisé temporairement par Satan sur notre terre, et qu'aux vives clartés de la Science on a reconnu les régions infinies du Possible, les sphères resplendissantes des Destinées Heureuses ; que l'on a respiré leur air si pur, chargé des arômes fortifiants de l'Amour et de l'Intelligence ; que l'on a contemplé leurs sources surabondantes de vie, d'harmonie et de bonheur, leurs trésors infinis de toutes richesses, leurs cieux inondés de toutes les Lumières et de toutes les Gloires ! — Et quand on sait que ce monde de la Destinée Vraie pourrait descendre sur notre terre désolée, y verser à grands flots toutes les Joies vivantes, toutes les radieuses harmonies d'en-haut ; quand on sait que ce beau Monde du Possible n'est repoussé de la réalité que par les erreurs, l'ignorance et la volonté faussée des hommes ! En face de cette ignorance, de ces erreurs et de ceux qui, les propageant, repoussent l'Harmonie et perpétuent l'Enfer, on pourrait conserver toujours un calme parfait, un imperturbable sang-froid, un langage toujours retenu et bridé, ou des formes toujours onctueuses ? On ne se laisserait jamais emporter à une parole amère, à une réaction violente contre le Génie du mal et de l'erreur qui usurpe encore le gouvernement du Monde, et range toutes les créatures sous le joug de la douleur?... Ah ! non, cela ne se peut pas ! Cela ne se peut pas ! Cela n'est pas compatible avec cette chaleur de cœur et cette source de passion, de ténacité et de force, qu'il faut bien posséder en soi pour se vouer aujourd'hui au culte actif et dur (et non au culte contemplatif et doux) de la Vérité et de l'Humanité ! Cela ne se peut pas, du moins, avant

d'avoir long-temps réagi sur soi-même, avant d'avoir calmé par des efforts soutenus les bondissements du cœur, et réglé sa jeunesse. Et cette tâche de compression ne se fait pas en un jour, quand on voit cette Vérité si belle, cette Vérité divine, cette Vérité qui apporte le bonheur à tous les êtres, violemment repoussée ou misérablement étouffée sous le fracas de la guerre et des querelles, ou bien couverte sous les vagues limoneuses et tumultueuses des erreurs et des mensonges infâmes.... Force est bien de hausser la voix pour haranguer la guerre et la tempête.

Il ne faut pas confondre notre action actuelle avec le but ultérieur. Notre but ultérieur c'est l'harmonie intégrale et universelle ; mais notre action actuelle n'est pas cette harmonie. Notre action actuelle est un combat engagé contre les forces opposées à la réalisation de ce but d'harmonie. C'est fort illogiquement que l'on nous accuse de contradiction, parce que nos professions de doctrine et de foi sont pacifiques et nos paroles souvent hostiles. Il y a là deux sphères fort différentes. Ce qui induit en erreur, c'est qu'on se laisse aller à confondre le caractère de notre doctrine avec celui des doctrines philosophiques et religieuses précédentes, qui toutes ont été des doctrines de moralisation individuelle, destinées à l'individu dans le milieu social même où il se trouvait, et quel que fût ce milieu. Notre doctrine n'est point de cet ordre. C'est une *Science* qui enseigne les lois d'une organisation sociale satisfaisant tous les intérêts, et développant légitimement toutes les facultés humaines. Mais cette *Science* ne saurait produire les fruits de l'Harmonie avant d'en avoir réalisé les conditions, c'est-à-dire avant d'avoir organisé le milieu social nouveau qu'elle fait connaître. D'ici là, nous avons à faire œuvre de guerre contre les erreurs qui s'opposent à l'intelligence et à la réalisation des conditions d'où sortira l'Harmonie : et cette œuvre de guerre, loin d'être en contradiction avec notre doctrine d'Harmonie, est, au contraire, *dans l'état actuel des choses*, exigée pour sa défense et pour son triomphe. Ainsi, au sein de l'anarchie intellectuelle qui règne, le combat nous est imposé, à nous apôtres de la Paix universelle, aussi bien qu'aux hommes des autres doctrines ; seulement il y a une distinction tout à fait capitale à établir ici, et que je vais énoncer dans sa généralité.

3.

**Caractère fondamentalement pacifique
de la Science de Fourier.**

Disons que tous les partis, toutes les doctrines, politiques ou philosophiques, à l'exception de la nôtre, reposant sur des conceptions plus ou moins étroites, n'acceptant pas en principe, ou même niant et repoussant violemment telles ou telles classes d'intérêts, tels ou tels développements, telles ou telles manifestations de la nature humaine, il en résulte que la condition logique de triomphe, pour l'une quelconque de ces doctrines, est toujours l'annihilation ou l'oppression des éléments qui ne ressortent pas de son principe. La lutte de ces doctrines dans le domaine intellectuel, représentant une lutte d'intérêts opposés, de manifestations qui se nient les unes les autres, entraîne logiquement une lutte ultérieure dans le domaine des faits, c'est-à-dire une guerre suivie d'une oppression. — Toutes les doctrines, tous les partis politiques ou religieux jusqu'à ce jour, ont eu ce caractère et engendré ces conséquences, ou tendu à les engendrer; tous, en effet, contenant des négations devaient se résoudre finalement dans une guerre contre les éléments niés par leurs principes trop étroits.

Notre doctrine, au contraire, ayant sérieusement pour principe l'Association intégrale par le complet développement de la nature, et étant capable de son principe (1), a

(1) Ayant sérieusement pour principe..., et étant capable de son principe; nous insistons sur ces conditions, afin que l'on ne confonde point une réalité avec des apparences. Le *Saint-Simonisme*, par exemple, avait pris pour principe ou plutôt pour drapeau le mot *association universelle*. Mais ce mot était si peu compris, si peu sérieux, et la doctrine si peu capable du principe contenu dans ce mot, que le *Saint-Simonisme* commençait, même doctrinalement et explicitement, par nier les intérêts les plus capitaux et les éléments humains les plus importants, la propriété, l'hérédité, la liberté, la famille, etc. Loin d'être une doctrine d'association universelle, le *Saint-Simonisme*, pour qui sait voir le fond des choses, a été, sans que la plupart de ses apôtres en eussent seulement la conscience, la plus grande

pour caractère d'offrir satisfaction à tout intérêt donné, à toute faculté, à toute passion essentielle de l'humanité. N'ayant, en fait et dans sa réalisation, rien de vraiment humain à rejeter, à condamner ou à opprimer, sa lutte intellectuelle contre les autres doctrines n'est pas du tout une lutte contre les intérêts spéciaux (matériels ou moraux) qui en font les bases. Cette lutte n'est dirigée que contre l'exclusivisme d'un principe de ces doctrines trop étroites, et contre l'impuissance, la malaisance, le vague, l'absurdité ou la nullité de leurs moyens. Notre lutte est donc purement intellectuelle, et ne saurait jamais se résoudre logiquement en guerre dans le domaine des faits. Entre les sectes et les partis, il y a des intérêts opposés, des faits fondamentaux opposés, et qui, dans l'état social accepté par les uns et les autres, se repoussent réellement. Les négations réciproques et la guerre des intérêts et des idées les poussent à réaliser l'oppression et la guerre dans les faits. Nos adversaires sont, patemment ou latemment, mais nécessairement des ennemis les uns pour

manifestation révolutionnaire des temps modernes. Qu'est-il resté du Saint-Simonisme dans le monde? Il en est resté l'idée absurde de la suppression de toute hérédité, et, logiquement, de la propriété individuelle, et dans les masses un levain révolutionnaire qui couve, qui se développe sourdement, et qui ferait trembler les classes supérieures et nos gouvernants, s'ils n'ignoraient entièrement ce que c'est que le peuple, ce qui se passe en lui, et s'ils n'avaient reçu, à un degré éminent, le don de légèreté, d'imprévoyance et d'aveuglement. Oui, il se fait à l'heure qu'il est un travail terrible dans les têtes du peuple; et si vous voulez en savoir quelque chose, allez dans les ateliers où le peuple travaille aujourd'hui pour vos plaisirs et vos jouissances, heureux du monde! Là vous verrez des bras nerveux, des poitrines velues, et vous entendrez des voix fortes et fières chanter en chœur, au bruit des marteaux et des enclumes, et sur des airs mâles et belliqueux, des refrains dont vous comprendrez peut-être le sens, des refrains tels que celui-ci :

« Sème le champ, Proletaire....

« C'est l'Oisif qui récoltera ! »

Si les libéraux, aujourd'hui au Pouvoir, comprenaient la menace qui gronde au fond de ces paroles, vous verriez qu'ils les feraient défendre par la police, et que sur cette grande mesure ils dormiraient tranquilles!!! O prévoyance, ô génie de nos hommes d'État!!! (1^{re} édition; écrit en 1837).

les autres. De nous à eux, au contraire, il n'y a aucune hostilité essentielle, puisque nous affirmons, dans une conception omnimode et supérieure, toutes leurs affirmations particulières, et que nous ne repoussons que les négations, qu'ils regardent, par grande erreur, par infériorité de point de vue, comme nécessaires à la satisfaction de leurs intérêts respectifs. Ils se combattent pour se détruire, pour anéantir réciproquement les éléments humains qu'ils représentent. Nous les combattons pour les éclairer, pour leur prouver qu'il existe un moyen de développer harmoniquement tous ces éléments divers, de les satisfaire simultanément et complètement. En un mot : *Chacun d'eux a intérêt à ce que tous les autres aient tort dans leurs doctrines ; tous, au contraire, par rapport à nous, ont intérêt à avoir tort dans leurs doctrines exclusives, et à ce que nous ayons raison dans la nôtre, qui satisfait leurs intérêts essentiels.*

Cette thèse, que nous laissons ici dans son expression générale, peut être amenée au dernier degré d'évidence par un examen philosophique de la nature de chaque opinion, de chaque secte, de chaque doctrine, en descendant à l'intérêt ou à l'idée dont chacune d'elles est la représentation partielle. La démonstration générale de cette thèse de haute pacification, sort implicitement de l'essence même de la conception de Fourier : les démonstrations explicites en sont d'ailleurs abondamment répandues dans tous les ouvrages de l'École sociétaire. Pour mon propre compte, j'ai tellement à cœur, malgré l'apparence de certaines formes, le désir de cette pacification supérieure, que j'ai beaucoup multiplié les démonstrations et les applications de cet argument pacificateur (1). Je n'ai jamais cessé de comprendre la *Vérité*, comme je la comprenais quand j'ai prononcé les paroles suivantes, qu'on me permettra de rappeler ici pour ma justification :

« La Vérité n'était pas dans ce lourd bagage de guerres et » de haines politiques et religieuses que l'esprit humain traîne » péniblement à sa suite depuis plusieurs mille ans. Elle n'est » pas dans tous ces misérables haillons philosophiques et » dogmatiques qu'on jette sur les épaules des peuples qui

(1) Dans la *Débauche de la politique, Trois Discours, la Phalange*, etc.

- LES ENFANTS AU PHALANSTÈRE**, dialogue familier sur l'Éducation, extrait du *Fou du Palais-Royal*. In-32..... 40 c.
- VISITE A LA CRÈCHE MODÈLE**, et *Rapport général adressé à M. Marbeau sur les Crèches de Paris*, par Jules Delbruck, orné de plusieurs dessins gravés sur bois 1 f. 25 c.
Se vend au profit des crèches d'enfants pauvres de Paris.
- ÉTABLISSEMENT DES CRÈCHES** (*Considérations sur l'*) dans la ville de Lyon, par le Dr. F. Barrier... .. 50 c.
- ASILE RURAL D'ENFANTS TROUVÉS**; *Crèche, salle d'asile, école primaire, école passionnelle, ferme modèle, association libre des élèves à leur majorité*; projet par Aug. Savardan, docteur en médecine. 1 vol. in-12 avec tableaux..... .. 2 f.
- DES CRÈCHES et de l'allaitement maternel**, par le D. Imbert prof. à l'Éc. de méd. de Lyon. 50 c.
- ÉPIÎTRE DE PAUL JEAN AUX DIJONNAIS**. in-8 30 c.

VI. QUESTIONS D'ÉCONOMIE SOCIALE : ÉTUDES ORGANIQUES
ET CRITIQUES.

Sous ce titre nous rangeons les publications concernant des questions d'organisation industrielle, administrative, de travaux publics, etc., la critique de la Féodalité financière, de la concurrence anarchique, etc.

- ANALYSE DU MÉCANISME DE L'AGIOTAGE** et de la Méthode mixte en étude de l'Attraction. 4 feuilles gr. in-8.. 2 f.
- APPLICATION DE L'ARMÉE** (*Étude sur l'*) aux travaux d'utilité publique, par J.-B. Krantz, ingénieur des ponts-et-chaussées, ancien élève de l'École polyt. grand in-8..... 2 f.
- CRÉATION D'UNE ARMÉE DES TRAVAUX PUBLICS** (*Projet*), par le même. grand in-8..... 1 f. 50 c.
- DE L'ORGANISATION DES TRAVAUX PUBLICS**, et de la Réforme des Ponts-et-chaussées, par F. Cantagrel.... 1 f.
- LE SEL**. — *Impôt, — Réduction, — Régie, — ou la question du Sel sous toutes ses faces*, par J.-J. Jullien. in-8..... 4 f.
- DU MONOPOLE DES SELS** par la Féodalité financière par Raymond Thomassy. In-8..... 1 f.
- DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE**, par Ch. Dain, suivi d'un article de Fourier..... 1 f.
- FÉODALITÉ OU ASSOCIATION**, type d'organisation du travail

pour les grands établissements industriels : — application à la question des houillères du bassin de la Loire, par V. Hennequin.
— *Epuisé.*

- DES BOULANGERIES SOCIÉTAIRES.** In-32..... 40 c.
MÉNAGE SOCIÉTAIRE ou *Moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense*, par Ch. Harel. 1 vol. in-8..... 2 f.
RÉVOLUTION SOCIALE, par M. Fontarive, in-8°. 2 f. 50 c.
QUINZE MILLIONS A GAGNER sur les bords de la Cisse, par F. Cantagrel. In-8..... 25 c.
ORGANISATION UNITAIRE DES ASSURANCES, par Raoul Boudon. In-8. 2^e édition 1848..... 1 f.
RÉFORME DES OCTROIS et des *Contributions indir.*, par le même. — *Quest. viticole.* — *Quest. des bestiaux.* In-8..... 75 c.
QUESTION DES SUCRES (*Simple exposition de la*) par D. L. Rodet. in-8. 75 c.
LA CONVERSION, c'est l'Impôt, par V. Considerant. *Epuisé.*
DU CRÉDIT AGRICOLE, mobilier et immobilier, rapports au Congrès d'agricul., par MM. Cieszkowski et J. Duval.... 50 c.
DU CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE, par Bancel père et fils.. 35 c.
LES PAYSANS AU XIX^e SIÈCLE. mémoire couronné par la société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, par Bonnemère. in-18..... 1 f.
LA LIBRE CONCURRENCE, considérée comme une cause de diminution du travail et du renchérissement des denrées, par M. Jobard (de Bruxelles). In-12.... 30 c.
INSURRECTION DES AGIOTEURS, par E. Bourdon. In-8. 05 c.
LES RÉFORMES POLITIQUES ET LES RÉFORMES SOCIALES, par F. Guillon, suivies du *But social de la Caisse d'Épargne* broch. in-32... 10 c
PROJETS D'ASSOCIATION LIBRE ET VOLONTAIRE entre les chefs d'industrie et les ouvriers, adoptés et publiés par le Comité de l'organisation du travail de Lyon. broch. in-8. 50 c.
ASSOCIATION EN GARANTISME contre la misère, par J. J. Farre, sous-inspecteur des forêts en retraite. In-8..... 1 f.
GRÈVE DES CHARPENTIER, par Julien Blanc. In-12.. 1 f
LE LIVRET C'EST LE SERVAGE. In-32..... 15 c.
MALTHUS, par Lechalas, in-8..... 20 c.

Aux Communistes de bonne foi.

APPEL AU RALLIEMENT de tous les socialistes, lettre de *M. Rey*, communiste, ancien conseiller à la cour royale de Grenoble, suivie d'observations par *V. Considerant*, phalanstérien, Représentant du peuple..... 05 c.

VII. EXPLICATIONS ET DÉFENSES.

Ces ouvrages font justice des mille faussetés dont on affuble la Théorie, des arguments vainqueurs avec lesquels ceux qui n'y comprennent rien ont coutume de la pourfendre.

LES AMOURS AU PHALANSTÈRE, par *V. Hennequin*. 50 c.

MONSIEUR L'ÉVÊQUE DU MANS et le *Phalanstère*. Correspondance avec l'Évêché, suivie d'un chapitre intitulé **LE CURÉ**. par *A. Savardan*, docteur en médecine. In-18..... 1 f.

TROIS LEÇONS du professeur *Cherbuliez* sur *Fourier*, son École et son système, reproduites et réfutées par un ministre du *Saint-Évangile*. in-8 de 500 pages..... 6 f.

FOURIÉRISME. Contre-Critique avec exposition de principes, par *Ch. Mandet*, avocat. in-8..... 75 c.

ANTIDOTE. Rép. à une compilation, par *H. Reynaud*.... 25 c.

VIII. QUESTIONS D'ART. LITTÉRATURE. POÉSIE.

DESCRIPTION DU PHALANSTÈRE et *Considérations sur l'architecture*, par *V. Considerant*. (Extr. de *Destinés sociale*, avec une préface.) 2^e éd. Grand in-18..... 1 fr.

— Le même ouvrage, pour les personnes qui acquerront la *Vue générale d'un phalanstère* (Voir plus loin *Objets d'art*).. 75 c.

— Le même ouvrage orné de quatre vignettes, — plans et vues d'un phalanstère..... 1 f. 25 c.

DE LA MISSION DE L'ART et du rôle des *Artistes*, par *D. Laverdant* grand in-8..... 1 f. 25 c.

L'ESPRIT DES BÊTES, *Vénerie française et Zoologie passionnelle*, par *A. Toussenel*. 1 beau vol. in-8..... 6 f.

RABELAIS A LA BASNETTE, par *A. Constant*, 1 vol. in-8. Prix..... 1 f.

CHANSONS sociales, critiques et populaires, DE **LOUIS FESTEVAU**. 1 vol. in-32..... 2 f. 25 c.

On trouve à la Librairie Sociétaire les deux premiers volumes du même auteur, ce qui formera la collection entière.

THÉORIE DE LA CENTRALISATION , suivie de réglemens pour les expositions des beaux-arts, de l'industrie, etc., par Ph. Breton, ingénieur des ponts-et-chaussées. in-8....	60 c.
LA PART DES FEMMES , par M. Antony Meray. Joli vol. in-18.....	2 f.
L'ART DANS LA RÉPUBLIQUE , par M. Allyre Bureau. Broch. in-32.....	5 c.
LES CIVILISATEURS . Satires, par Fortuné Henry.....	30 c.
FABLES DE LACHAMBEAUDIE . in-18.....	1 f. 50 c.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

LE BERGER DE KRAVAN , ou Entretiens socialistes et démocratiques sur la <i>République</i> et les <i>prétendants monarchiques</i> , par Eugène Sue. (Cet ouvrage est le premier d'une série de petits livres socialistes d'Eugène Sue, que nous devons publier successivement sous le titre du <i>Berger de Kravan</i>).—Joli in-32 de 128 pages.....	50 c.
CONJURATION DES JÉSUITES , <i>Publication authentique du plan secret de l'Ordre</i> , par l'abbé Leone, préface par V. Considérant. 1 vol. in-8.....	5 fr.
MUSIQUE VOCALE (<i>Traité élémentaire de</i>), par M. et Mme Émile Chevé, très grand in-8.....	9 f.
MÉTHODE D'HARMONIE , par les mêmes. 2 v. gr. in-8.	15 f.
CONSEILS SUR LA ROYAUTE , à <i>Mgr. le Comte de Paris</i> , par Jules de Presles, Paris, 1846.....	1 f.
ESQUISSE D'UNE SCIENCE MORALE , <i>Physiologie du sentiment</i> , par Alphonse Gilliot. 2 vol. in-8.....	10 f.
LE PROBLÈME DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL devant <i>l'Acad. des sciences morales et polit.</i> , par M. Ramon de la Sagra. in-8°.....	20 c.
ID. devant le <i>congrès des économistes de Bruxelles</i> , par le même. Grand in-8°.....	15 c.
ID. devant le <i>Congrès central d'agriculture</i> , par le même. in-8.	10 c.
SUR L'INEXACTITUDE DES PRINCIPES ÉCONOMIQUES et sur l'enseignement de l'Économie politique dans les collèges , par le même. Broch. in-8.....	25 c.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 46, rue du Croissant.

» meurent à la peine. La Vérité ne s'embarrasse pas de toutes
 » ces nippes. Elles se présente toujours aux hommes nue,
 » parce qu'elle est chaste et belle comme la Vénus antique :
 » et quand elle s'est montrée aux hommes, vous le savez,
 » après les premiers éblouissements produits, par la gloire
 » qui émane d'elle, sur les yeux habitués aux longues obscu-
 » rités; après les premières clameurs des faux prêtres qui
 » avaient usurpé chez les peuples le service de ses autels,
 » vous le savez, les peuples l'encensent et l'adorent ! C'est le
 » bonheur qu'elle apporte au monde, — non la guerre et les
 » fanatismes intolérants des sectaires.... Elle n'est pas *into-*
 » *léranle*, parce qu'elle est lumière, et qu'elle sait que, l'in-
 » telligence étant lumière, l'homme viendra à elle par l'intel-
 » ligence; elle n'est pas intolérante, *ei core*, parce qu'elle est
 » amour et bonheur, et qu'elle sait que, l'homme n'étant pas
 » né pour souffrir, il faudra bien que tantôt il se rende aux
 » séductions vives, aux irrésistibles attractions de sa puis-
 » sance ! »
 (Trois Disc., p. 74.)

Et remarquez, je vous prie, lecteur, que ces paroles, qui ne sont point dans notre bouche l'expression d'une tolérance indifférente ou d'un éclectisme bénin, ne sont pas davantage les paroles d'une ostentation vaine. D'autres doctrines, des partis politiques, des sectes religieuses, peuvent bien tenir un pareil langage; mais ce langage est démenti par leurs tendances et par leurs actes. Dans notre doctrine seule ce langage est conforme aux tendances réelles, aux manifestations effectives. En effet, à quoi visent, malgré leurs protestations de tolérance, les partisans des autres doctrines, les hommes des autres partis? Où vont leurs efforts et leurs actes? Ils vont droit au pouvoir, c'est-à-dire à la force.... Ils veulent le gouvernement, ils veulent faire la loi! Ils veulent tous arriver à dominer la société, à lui imposer par la loi leurs idées, à faire triompher par la puissance législative et administrative l'élément qu'ils représentent. Ils veulent être maîtres des choses et régler, par l'autorité, les choses, comme il leur paraît convenir aux intérêts spéciaux dont ils sont préoccupés, que les choses soient réglées! Ils ne voient pas d'autre moyen que la loi, c'est-à-dire l'obligation imposée par la force....

Nous, au contraire, que demandons-nous? Demandons-nous la puissance, l'autorité, la force? Demandons-nous le

pouvoir social pour agir sur la société à notre convenance? Demandons-nous l'empire, ou, si vous voulez, le ministère, comme tous les autres partis le demandent pour eux, pour leurs hommes? Non. Nous ne demandons point que la société entière soit remise en nos mains pour lui appliquer nos théories *par acte d'autorité*. Nous demandons une *expérience* sur un coin de terre. Nous demandons une épreuve du mécanisme sociétaire, réalisée sur quelques centaines d'hectares, par quelques capitaux conquis à nos convictions. Nous ne voulons pas gouverner la société par la puissance: nous voulons l'éduquer par une expérience; lui prouver, par un fait qui ne compromette aucun intérêt existant, que notre combinaison sociale est capable de satisfaire tous les intérêts sociaux, tous les besoins, et cela sans imposer aucun joug!

Le *compelle intrare* est au fond de toutes ces doctrines qui se disputent le gouvernement, le droit de *faire la loi*, c'est-à-dire la force. La liberté et l'harmonie sont au fond de la nôtre, qui ne demande qu'une expérience, un essai réduit à un espace infiniment petit, pour éclairer les hommes sur leurs vrais intérêts; qui ne veut envahir la société que par le bienfait même de sa réalité prouvé à tous les yeux, sans rien imposer préalablement à personne.

Nous sommes donc les serviteurs, les vrais serviteurs de l'humanité; les représentants de tous ses intérêts et de toutes ses aspirations. Nous combattons, il est vrai; mais nous ne combattons que des erreurs fatales: nous ne combattons pas des intérêts, des éléments vivants et réels; nous ne combattons que les idées fausses, qui empêchent nos adversaires de comprendre comment notre doctrine sert beaucoup mieux que leurs propres théories, leurs propres intérêts. Nous sommes au fond les amis et les serviteurs de nos adversaires. Comment l'intolérance et la haine seraient-elles au fond de nos cœurs, à nous dont la main est tendue à tous, dont les armes ne frappent que les routines et les erreurs qui empêchent les hommes de s'entendre et les intérêts de toutes les classes d'entrer dans la combinaison bienfaisante qui les unira, qui fera régner la paix, qui ouvrira les sources abondantes de toutes les prospérités, réalisera tous les accords et tous les bonheurs?... Ah! de grâce, comprenez, comprenez bien le sens de nos luttes, le but de nos combats? Sans doute, et nous l'avons souvent dit, et c'est une triste nécessité de

ces temps d'anarchie et de tempête ; sans doute dans cette mêlée terrible des opinions contradictoires, des erreurs anciennes et récentes ; dans cette mêlée où tous frappent à tort et à travers à grands coups d'épée, de sabre et de massue, nous ne pouvons pas entrer nus et désarmés ; nous ne pouvons parer avec des éventails les coups que l'on nous porte : mais nous ne combattons que pour que l'on nous entende, pour que l'on fasse une trêve, pour que l'on mette bas les armes, et que l'on raisonne, que l'on examine, que l'on juge, que l'on décide les questions par l'intelligence et par l'expérience..... Vous n'écoutez pas, vous écrasez qui n'est pas armé ! C'est vous qui nous forcez de frapper, puisque vous ne voulez faire compte que de qui frappe fort..... Et l'expérience est là, qui prouve que l'on ne nous a écoutés qu'en proportion de ce que nous avons frappé...

4.

Influence morale de la Science passionnelle.

Il ne faut donc pas nous rendre comptables de nécessités que nous avons subies à notre grand déplaisir. Ce qui est venu des conditions imposées par le milieu actuel, il ne faut pas l'attribuer à des dispositions qui ne sont pas dans nos cœurs et qui n'y sauraient tenir. De la haine pour nous, de la haine pour des hommes ! bon Dieu ; mais ce sentiment inférieur ne pourrait pas, fût-il même évoqué par la volonté, subsister chez ceux qui ont compris avec quelque profondeur la Science dont nous sommes les apôtres. Tout esprit quelque peu élevé devient, quand il est imbu de cette Science, imperméable à la haine ; et loin de porter ce sentiment dans la discussion des idées, dans le domaine intellectuel, il ne peut pas même l'éprouver dans le domaine des faits, des actes, des relations sociales et morales. Dans le premier de ces domaines, il peut être emporté sans doute par une énergique réaction contre les préjugés funestes, les erreurs pernicieuses qui entretiennent le mal sur la terre ; dans le second, il pourra éprouver éloignement, pitié, dégoût ou mépris pour ces natures que les circonstances ont faussées et dégradées, dans lesquelles la lâcheté, la perfidie, la bassesse et le vice

se sont enracinés. Mais comme il voit et juge les causes des erreurs et des dégradations, il demeure au-dessus de la haine, sentiment étroit et aveugle qui ne saurait dans aucun cas lui imposer son joug humiliant.

Les doctrines morales les plus pures, les préceptes évangéliques eux-mêmes ont prohibé, en théorie, la haine de l'homme pour l'homme; mais en fait, ces doctrines et ces préceptes n'ont pas empêché que des caractères même fort élevés qui les professaient, ne fussent sujets de la haine. Hé bien! le fait que je signale ici, c'est que notre doctrine, qui ne se réduit pas à une collection de préceptes moraux, mais qui est l'expression de la véritable science de l'homme et de la société, a le propre d'expulser la haine du cœur de ceux qui comprennent cette science, s'ils sont dignes de la comprendre. De sorte que tel (je dis tel, je ne dis pas quiconque), de sorte que tel qui, nourri des préceptes moraux les plus purs, ne se fût jamais senti au-dessus de ce sentiment subversif, s'en trouve affranchi quand il s'est assimilé la science que nous enseignons!

Ainsi, quoique le but direct de cette doctrine ne soit pas de moraliser les individus vivant dans la société actuelle; quoique son but direct soit de promulguer les conditions d'une société nouvelle dans laquelle tous les hommes pratiqueront la vertu et s'aimeront entre eux, parce que l'amour et la vertu auront sur eux, dans ces nouvelles conditions sociales, un charme tout-puissant; l'effet actuel et indirect de cette doctrine est cependant plus énergiquement moralisateur et pacificateur que tous les efforts directement exercés par toutes les doctrines morales et religieuses antérieures. Il est entendu que je parle toujours de cette doctrine bien comprise, comprise telle qu'elle est, comprise dans son essence et sa pureté, et non comme la comprennent ceux qui croient y trouver la justification de leurs extravagances, de leurs désordres ou de leurs vices, sous prétexte que ce sont des essors passionnels.

Cette doctrine excite donc à l'horreur du Mal sous les trois formes *erreur*, *laideur* et *vice*, que le Mal revêt en se produisant dans le triple domaine intellectuel, matériel et moral. Mais en même temps, rapportant le Mal à ses causes premières, à la fausseté des combinaisons sociales, elle développe l'amour de l'Humanité, elle dispose à la tolérance,

et donne à ce sentiment toute l'extension qu'il puisse, sans déraison et au sein des conditions actuelles, atteindre dans le cœur humain.

Or, sans aucun doute, loin d'être contradictoires, ces deux sentiments sont fort compatibles. Une réaction violente contre le mal et contre les erreurs qui le propagent ou l'entretiennent, se concilie très-bien avec l'amour de l'Humanité; elle en est même une manifestation d'autant plus certaine qu'elle est plus puissante et plus sincère. Seulement il faut comprendre les choses, il faut se garder de laisser aller son jugement sur une fausse apparence, et ne pas voir, par exemple, dans les charges à fond de la Vérité contre des Erreurs fatales au monde, un signe de haine ou de mauvais vouloir envers ceux qui, de bonne foi, cultivent ces erreurs.

5.

Inertie.

Malgré les conquêtes magnifiques de la science et de l'industrie humaines; malgré l'empire glorieux pris dans ces derniers siècles sur les puissances de la nature; malgré la création et la possession des instruments d'action, et quoi qu'il ne s'agisse plus aujourd'hui que de nous organiser, de régulariser, de combiner notre travail sur la nature, pour enrichir le monde de tous les beaux fruits de l'industrie, de l'intelligence et de l'harmonie; aujourd'hui, reconnaissons-le, l'idée du bonheur universel (tant les vieilles erreurs des peuples sont difficiles à déraciner!) est toujours regardée comme une chimère.

« Jamais on ne pourra faire vivre les hommes en bonne harmonie, et les rendre heureux. Leurs passions s'y opposent. Le mal que nous voyons a toujours été et subsistera toujours. » C'est une maxime consacrée. Ainsi, le préjugé, vaincu par les faits dans l'ordre des sciences matérielles, nous déborde encore par la tradition dans l'ordre moral et social. La littérature ancienne et moderne en est tout imprégnée. L'enfant le suce avec le lait, le respire avec l'air, et l'égoïsme, ainsi que je le montrerai plus loin; accueille et propage avec amour et reconnaissance une inerté-

dulité à l'abri de laquelle il se sent à l'aise. De telle sorte qu'il n'est aucun préjugé plus répandu, aucun lieu commun plus universel que l'expression de cette désespérance sociale ! Pauvres, riches, savants et ignorants, tous sur ce point sont d'accord.

Observez que plus une erreur est générale et ancienne, plus elle est perfide. On pense d'autant moins à la suspecter, et l'on fléchit sous le poids d'un témoignage universel. Il en est des hommes vivant dans l'atmosphère d'une vieille erreur, comme de gens plongés dans une atmosphère fétide. Ils vont, viennent, agissent dans un air vicié, sans avoir le sentiment de son infection, sans savoir rapporter à cette putridité, que leur odorat blasé ne reconnaît pas, l'origine des maladies qui les affligent ; — et ils spéculent sur mille causes étrangères, avant de suspecter l'atmosphère qui les enveloppe. Or l'erreur dont nous parlons couvre la terre entière, dès l'origine des temps historiques.

Ainsi, quoique cette erreur antique approche de son terme, quoiqu'elle ne règne généralement plus déjà sur les esprits en tant que dogme religieux, mais seulement en tant qu'opinion, en tant que préjugé moral, universellement accrédité par la tradition et nourri par l'égoïsme ; quoique le progrès des sciences et des éléments de la grandeur humaine la mine incessamment et prépare sa chute, il n'en est pas moins vrai qu'elle domine encore et oppose de toutes parts au développement d'une théorie sociale qui promet le bonheur du monde une INCREDULITÉ, une INDIFFÉRENCE, une INERTIE déplorables, et des résistances aussi fortes que peu intelligentes et peu réfléchies.

Que faire donc, lorsque l'on est certain de la possibilité de réaliser un Ordre social qui universalisera la richesse, le bonheur et l'harmonie, qui fondera l'unité humaine et l'élèvera au plus haut degré de beauté, de puissance, de gloire et de splendeur ? Que faire pour agiter un Océan immobile d'incrédulité et d'égoïsme ? Que faire pour ébranler cette torpeur générale, pour mordre sur ces préjugés auxquels le temps a donné la ténacité du fer, la dureté de l'acier trempé ? Que faire quand on sait qu'il faudrait que les hommes voulussent seulement douter, examiner et éprouver sur un coin de terre l'efficacité du moyen social qu'on leur propose ? Que faire pour tirer les intelligences du fatal sommeil léthargique qui

prolonge les calamités, les fléaux et les douleurs sur la terre entière, quand on sait qu'il serait possible et facile aux hommes, *s'ils écoutaient un moment*, de changer en cris de joie, en chants de reconnaissance et d'amour les pleurs et les gémissements des peuples courbés, d'un pôle à l'autre, sous le joug de toutes les misères, déchirés par toutes les souffrances? Que faire?

Faut-il exposer sans passion, dans un langage calme et froid, la découverte que l'on croit capable de remédier à tous les maux qui affligent l'Humanité, capable de fonder le bonheur? Mais on ne vous écoutera pas, on rira de votre idée bizarre, de votre *rêve d'honnête d'homme*, le mot est consacré. On vous répondra souvent que la société n'est pas trop mal comme elle est. On vous répondra toujours qu'elle est tout ce qu'elle peut être, et que c'est une folie que de prétendre à la modifier; on refusera certainement de vous suivre sur votre terrain, et l'on vous débitera une foule de lieux communs économiques, philosophiques, politiques et autres, usés comme le pavé des plus vieilles rues, une foule de lieux communs dont vous êtes saturé dès l'enfance et que l'on vous donnera pourtant comme des arguments que vous auriez ignorés, comme des objections très-capables de réfuter votre système.... que l'on ne connaît pas.

Que ferez-vous donc, si vous croyez fermement que ce que l'on ne veut pas écouter contient pourtant le salut du monde et le bonheur des hommes? Vous tairez-vous, vous renfermerez-vous dans le silence et la résignation! Non, si vous vous souciez du bonheur des hommes; non, si vous vous sentez profondément dévoué à une cause aussi sainte; non, vous ne vous tairez pas, vous ne vous résignerez pas, non! Vous comprendrez, dans leurs causes, l'indifférence et la légèreté que vous aurez rencontrées; vous comprendrez la raison des erreurs qu'on vous aura objectées, et leur puissance sur les esprits qu'elles aveuglent. Vous n'aurez aucune colère contre les indifférents, contre les gens trompés qui engendrent de bonne foi les erreurs, ou les entretiennent en répétant bravement les lieux communs les plus bêtes; mais vous vous mettrez en mesure d'attaquer rudement les erreurs, l'incrédulité, l'indifférence et la sottise....

Ils ne veulent pas venir sur votre terrain et vous écouter!... Vous irez sur le leur, alors: et là, votre critique ardente se

mettra en œuvre de le labourer, leur terrain, de le défoncer, de bouleverser leurs idées jusque dans leurs racines. Ils ne veulent pas vous suivre dans ce que vous avez à leur expliquer d'une société nouvelle, large, belle, féconde et bien-faisante !... Vous vous mettez à découvrir une à une les plaies hideuses de leur société, sur lesquelles ils se complaisent à fermer les yeux, vous leur ferez voir les chairs saignantes, rongées, pourries jusqu'aux os. Ils ne veulent pas venir respirer avec vous l'air pur des régions de l'avenir !... Vous leur ferez sentir les exhalaisons infectes que répand leur société, dont ils s'obstinent à méconnaître la putréfaction. Et ce que vous attaquerez avec le plus d'énergie, ce seront les erreurs les plus accréditées, les illusions les plus répandues, les opinions trompeuses, les fausses idées, les fausses doctrines, les sciences mensongères, qui, par grand malheur, sont fort bien reçues dans les esprits et passent pour de lumineuses vérités. Vous serez prompt et raide à la riposte quand on aura parlé de votre doctrine sans se donner la peine de la connaître, avec un ton trop cavalier : (ce qui arrivera souvent, car on exige autant de respect pour les préjugés qui ont un vieux droit de cité, que l'on est injuste, impertinent et leste au vis-à-vis des vérités qui n'ont encore pour elles que les veilles des grands génies auxquels on doit leur découverte (1). Les préjugés d'ancienne souche sont nobles, les vérités neuves sont roturières.)

Quand vous aurez ainsi armé votre doctrine en guerre, quand elle sera entrée militairement dans le domaine des idées reçues, quand elle aura riposté ferme, frappé à droite

(1) Ce péché de légèreté et d'impertinence à l'égard de toutes les découvertes importantes est si universellement constaté et blâmé, que l'on ne comprend guère l'extrême facilité avec laquelle les hommes y retombent toujours. Il est remarquable que ceux-là précisément qui le signalent du ton le plus philosophique y sont le plus enclin^s. Bacon, que l'on nomme le père de la philosophie moderne, l'inventeur, de la raison et de l'expérience, Bacon écrivait à un de ses amis, en parlant du mouvement de la terre autour du soleil, et des travaux du grand Galilée : « *J'espère que vous avez fait justice des bêtises de cet Italien.* » Il est à parier qu'il y a, encore aujourd'hui, à l'Institut, de savants personnages qui tourneraient le génie de Fourier en ridicule.

et à gauche au travers des préjugés qui ne voulaient ni l'écouter, ni la laisser parler; quand elle aura entamé des idoles, brisé des faux-dieux, déchiré des voiles trompeurs, alors il arrivera que l'on prendra garde à elle, et que l'on en fera quelque compte; car elle sera allée là où va l'attention, et elle aura prouvé que, toute pacifique que soit sa nature, elle peut attaquer et se défendre, — ce qui est un grand point dans un monde où l'on méprise tout ce qui paraît débonnaire, où l'on dédaigne et bafoue sans pitié ce qui demande et mérite accueil, soutien, protection, encouragement.

Si, agissant comme je viens de dire, vous êtes parvenu à exciter l'attention sur une conception dont la réalisation doit calmer les souffrances des peuples, délivrer les malheureux des angoisses de la faim et de la misère, délivrer les *heureux* de leur égoïsme et marier enfin sur la terre le travail et le plaisir, la richesse et les bons sentiments, la vertu et le bonheur; si vous avez hâté de dix années, de cinq années, d'une année seulement le jour où l'humanité entrera dans les voies de sa prospérité, de sa dignité et de sa gloire; où ces myriades d'hommes, de femmes et d'enfants qui souffrent, pourront être rappelés à l'espérance et sécher leurs larmes; qu'importe, je vous le demande, que vous ayez un moment malmené les erreurs en crédit et les distributeurs de l'aveuglement? Qu'importe que l'on vous ait accusé un moment de nourrir dans votre cœur la violence, l'acrimonie, la colère? Il vous sera facile de prouver le contraire en désarmant au fur et à mesure qu'on écoutera l'Idée nouvelle et libératrice, au fur et à mesure qu'on lui ménagera le dédain, les coups, les attaques injustes. Et d'ailleurs, vous aurez travaillé à une noble et sainte tâche, vous aurez bien mérité de l'Humanité... Telle a du moins été la manière de voir de mon Maître, telle a été la mienne. Et, en vérité, on se tromperait si l'on attribuait à de mauvais sentiments la colère intellectuelle, l'âpreté de style, et les bondissements que a l'on reprochés à ses écrits et aux miens.

D'ailleurs je reconnais volontiers, pour mon propre compte, que je suis allé trop loin, que j'ai plusieurs fois été emporté au delà des bornes, que j'aurais pu souvent demeurer aussi fort en restant moins violent et plus digne; je reconnais surtout avec grande joie que la doctrine à laquelle j'ai voué ma vie a conquis maintenant dans le domaine de l'opinion pu-

blique une place assez bonne, qu'elle est assez forte dans la position qu'elle occupe, pour que ses promoteurs la revêtent dorénavant de formes moins dures et moins anguleuses. M'exécutant moi-même franchement et de bonne grâce, j'espère que les lecteurs qui ont été plus ou moins choqués du ton de certains passages du volume qui précède celui-ci seront disposés à pardonner les fautes du même genre qu'ils pourront rencontrer dans ce qui leur reste à lire. Ce second volume que je présente aujourd'hui au public, et la première moitié du troisième, quoique ayant suivi à un intervalle de plusieurs années la publication du premier volume, ont été composés en même temps. Des occupations difficiles, des démarches nombreuses, toutes relatives à la propagation de la Théorie sociétaire, la publication de *la Phalange*, la composition de plusieurs écrits auxquels les circonstances m'ont entraîné, un état de santé chancelant et pénible qui a paralysé une partie de mes forces pendant plusieurs années, n'ont empêché longtemps de mettre la dernière main à cet ouvrage, pour l'achèvement duquel il m'eût fallu un mois de bonne disposition et de calme. On ne sera donc pas étonné de retrouver, dans une composition qui date en grande partie de l'époque où le premier volume a été publié, quelques écarts de ton analogues à ceux qui m'ont valu des reproches dont je reconnais la justesse, et une turbulence de style qui doit désormais se calmer dans nos écrits.

En somme, le lecteur se mettra à notre point de vue. Il reconnaîtra que, chez des hommes profondément pénétrés d'une foi dont l'objet est capital, la vivacité de la parole n'est qu'une manifestation de la foi. Il pardonnera à ces hommes leurs réactions contre l'esprit d'un siècle qui a laissé passer un Génie tel que FOURIER, sans avoir eu pour ce Génie bienfaisant, quarante ans consacré, dans un temps d'égoïsme général, au service de l'humanité, d'autres récompenses qu'un délaissement cruel, d'insultants sarcasmes, ou de viles calomnies. Il comprendra d'ailleurs que l'on doit indulgence à des travaux persévérants qui n'ont d'autre objet que le bien de tous, d'autre mobile que l'amour des hommes. Il comprendra enfin qu'avant d'avoir acquis du calme et de l'expérience, avant d'avoir appris à régler ses forces et à mesurer ses réactions, il y a un temps de jeunesse et de fougue dont il est raisonnable de tenir compte dans les premières productions d'un homme et d'une École.

6.

Réserve en faveur de la Science, qui n'est pas responsable.

Quant au petit nombre de caractères raides et par trop sévères qui resteraient rebelles à nos légitimes excuses, et que notre acte d'attrition ne disposerait pas à l'indulgence, nous leur dirons de conserver tout ce qu'il leur en plairait de colère contre nos formes ; mais nous les avertirons que, après tout, il y a, dans les nécessités qui nous ont amené à cette discussion de *forme*, beaucoup de puérilité et fort peu de raison ; car, enfin, ce qui est ici en litige, ce qui importe, ce qui est grave, ce qui doit être jugé, ce à côté de quoi tout le reste tombe et s'efface, c'est le *fond* et non la *forme*, c'est la question sociale, non le *style*.

Qu'importe, par exemple, à la vérité et à l'acceptation de la découverte du *Calcul différentiel* l'âpreté des discussions qui s'établirent à ce sujet entre Newton et Leibnitz ? Et si Newton eût promulgué dans un langage acerbe le théorème de *l'Attraction proportionnelle aux masses et inversement proportionnelle au carré des distances*, serait-on reçu à refuser cette loi comme régissant les relations de la lune, de la terre et des planètes entre elles et avec le soleil, par la raison que l'on aurait des reproches à faire au style dudit Newton ? Eh ! qu'est-ce, bon Dieu, que le *Calcul différentiel* et *l'Attraction sidérale*, à côté du problème du Bonheur, de la Destinée humaine et des Destinées universelles ? Ces deux bolles découvertes partielles peuvent-elles entrer en ligne avec la solution de ce dernier problème ? En lisant le *Traité de l'Association* de FOURIER, ou la présente *Exposition élémentaire* de sa découverte, ou tout autre écrit un peu rude de l'École, ce n'est donc pas le ton et le caractère du Maître ou de son disciple qu'il importe de bien ou de mal juger. Ce ne sont pas des hommes qui sont en cause, mais une doctrine capitale.

Si ces hommes ont mérité des reproches tellement graves que vous ne puissiez leur pardonner eu égard aux positions, aux choses, aux nécessités de la légitime défense d'une grande et sainte cause ; si vous ne vous sentez pas indulgence pour

eux en faveur de leurs bons sentiments, de leurs travaux persévérants, tenaces, de leur dévouement fort au bien de tous, blâmez-les, condamnez-les, prenez, comme on dit, leur tête... mais, au nom de Dieu, au nom de la raison, au nom de tous les malheureux qui souffrent, n'impliquez pas la doctrine dans votre exécution ! La doctrine est indépendante des méfaits de ceux qui la proclament.

C'est une chose qu'il faut dire haut : Toute doctrine, toute opinion, toute science peut être mal défendue, mal propagée, mal servie. Toutes les causes ont de mauvais soldats, beaucoup plus de mauvais soldats que de bons. Mais les hommes de raison et de sens doivent distinguer entre une cause, sa vérité, son importance, sa valeur propre, et les erreurs de ses partisans. La *Théorie sociétaire* mérite sans doute, par l'importance de son objet et par sa valeur propre, que l'on fasse en sa faveur cette distinction toujours légitime, qu'on ne la rende pas solidaire des travers d'esprit ou de cœur, des sottises, des extravagances de ceux qui la présentent au monde.

Pour mon propre compte, je m'explique là-dessus nettement. Je désire sans doute, malgré mes passages massacrants, me concilier la bienveillance du lecteur, et c'est pour cela que j'ai eu à cœur de lui présenter les faits et les raisons que cet *Intermède* expose. Je ne l'en prie pas moins de faire bonne justice en me laissant, pour compte, tout ce qu'il rencontrera de vicieux dans mes écrits, et en reportant tout ce qu'il y trouvera de bon, de beau, de grand et de fécond au Génie de FOURIER et à la Vérité éternelle par lui découverte.

D'autres critiques ont été faites à nos ouvrages ; je veux parler de critiques purement littéraires, portant les unes sur le néologisme, les autres sur la correction du style. Les premières sont ridicules et ne méritent pas de réponse. Il n'est pas de Science qui n'ait ses mots et sa langue, et qui n'y soit obligée pour éviter d'interminables périphrases. Qu'on n'ait pas besoin de mots nouveaux lorsque l'on brasse des lieux communs politiques ou moraux, lorsque l'on écrit des contes pour amuser les oisifs, etc., à la bonne heure. Mais quand on

apporte des idées neuves, ce serait bien merveille que l'on trouvât tout faits, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, les mots techniques nécessaires à l'expression de ces idées auxquelles la docte Assemblée est naturellement fort étrangère.

Les mots ne peuvent pas précéder les idées; et, quand des idées viennent au monde, elles veulent des noms et un baptême. Si l'on n'avait jamais créé des mots, il n'y aurait pas de langue. Au reste, le *Supplément au Nouveau Dictionnaire de l'Académie*, de Didot, contient les principaux termes techniques de la *Théorie sociétaire*, et le *Journal de la langue française*, dans un article de M. Bonvalot, professeur au collège Charlemagne, ne craint pas de s'exprimer ainsi en parlant des socialistes de notre époque, et nommément de nous : « Ces hommes-là, comme on l'a vu, ne s'occupent pas à rattacher des syllabes; ils vont au fond des choses, et, DE LA, » surgit une langue nouvelle, un dictionnaire nouveau : c'est » un fait immense que j'expose. »

Quant aux critiques relatives à la correction du style, je ne saurais en décliner la justesse, et les accepte volontiers à condition qu'on ne leur donnera pas trop d'importance. Sans doute le *fond* ne perdrait rien à être enveloppé des formes les plus pures et les plus attrayantes. Mais si le style est tout dans les œuvres purement littéraires, si l'incorrection et la précipitation ne sont ni justifiables ni tolérables dans les objets d'art pur et simple, il n'en est point de même pour les objets de la Science, surtout de la Science sociale. Nous sommes des mineurs dont la tâche est d'extraire l'or du filon : nous ne sommes point des ciseleurs et des orfèvres. Que la critique littéraire se montre sévère, s'il y a lieu, pour un poème de M. de Lamartine, pour un roman de M. V. Hugo, pour un dithyrambe en prose de M. de Lamennais, à la bonne heure. Ce sont là des œuvres d'art, d'imagination, des productions littéraires qui n'offrent pas à la société des moyens d'organisation, des voies nouvelles. Elles doivent être jugées dans leur ordre et dans leur essence. Mais tout ce que l'on est en droit d'exiger de nous, qui allons au fond des choses, qui discutons les institutions, qui indiquons à la société des sources de prospérité, de vie et de puissance, et qui ne nous érigeons pas en littérateurs, c'est que nous soyons clairs et logiques, et nos solutions heureuses et fécondes.

Un puriste sévère, un écrivain qui s'est fait le croquemitaine de la *littérature facile*, M. Nisard enfin, a pris soin lui-même de nous absoudre dans une de ses philippiques contre cette littérature de pacotille qui abonde aujourd'hui sur le marché littéraire : « Si vous connaissez, a-t-il dit, quelque remède qui fasse cesser le hideux spectacle d'une société manquant à l'homme qui lui offre ses bras, son intelligence et son travail ; qui élargisse le cercle où nous nous foulons les uns les autres, où il y a cent candidats pour une place, cent bouches pour un morceau de pain ; improvisez, le temps presse ; brûlez le papier, lâchez la bride à votre plume ; si vous savez quelque plan en finances qui augmente le revenu public sans augmenter l'impôt, qui donne au pauvre le pain et le sel ; improvisez. » On dirait que M. Nisard nous avait particulièrement en vue lorsqu'il signait ce *laissez-passer* d'exception, car il invoque précisément ce que seuls nous offrons : Un procédé social défini dans ses moyens, et capable des résultats demandés.

Nous solliciterons donc tous, avec l'appui de la raison et sous l'autorité de M. Nisard, l'indulgence pour les fautes de syntaxe et les incorrections de style qui se rencontrent dans les écrits de l'*École sociétaire*, — indulgence dont le présent ouvrage a besoin plus que tout autre ; car ses différentes parties, interrompues et reprises à de longs intervalles, ont été composées dans des conditions peu favorables à une pureté et à un fini littéraire, que l'auteur est loin de dédaigner, mais dont il ne prétend pas avoir fait preuve.

DU SENS VRAI

DE LA

DOCTRINE DE LA REDEMPTION.

Notre Père qui êtes aux cieux,
QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE, que votre
Volonté soit faite sur LA TERRE
COMME AUX CIEUX,
Jésus-Christ,

I.

Que le lecteur se mette à notre point de vue. Nous croyons qu'une grande découverte a été faite, la plus grande des découvertes dont l'intelligence puisse prendre possession, la découverte de la Loi des Destinées, des Harmonies Universelles et du Bonheur réalisable dès cette terre....

Nous croyons que du moment où, sur un point du globe; on sera entré dans les voies ouvertes par le Génie qui a brisé les sœaux de cette Loi sublime; que du moment où un seul élément social harmonique aura été constitué, aussitôt l'harmonie et le bonheur se répandront comme un embrasement sur le monde.

Voilà notre croyance.

Elle est nette et tranchée ; c'est une certitude mathématique, c'est une vue lucide et calme de l'arrangement des choses , suivant l'ordre que leurs rapports naturels invoquent, que leurs convenances appellent. Nous avons sous les yeux la société de l'avenir, nous contemplons le splendide cortège de ses harmonies ; et nous voyons comment une expérience (qui n'exige pas des moyens gigantesques) peut, dès demain, inaugurer sur le globe cet avenir de liberté, d'ordre, de vertu, de gloire et de magnificence.

Eh bien ! quoique le désir de ce bonheur soit le désir suprême de l'homme et la vie de son âme ; quoique l'invincible gravitation de l'être intérieur vers les sphères de ces harmonies prouve invinciblement que ce bonheur et ces harmonies sont la voie de notre vraie Destinée , que l'homme a été créé pour ces sphères heureuses ; le passé, le passé douloureux et terrible, et les misères de la réalité présente ont si complètement étouffé l'espérance et paralysé la foi dans les cœurs, que, sur toute la terre aujourd'hui, le bonheur universel est considéré comme la chimère par excellence..... Chose étrange ! on vous permettra plutôt de chercher la quadrature du cercle, que d'étudier ce grand problème du bonheur !... du bonheur que tout être désire, auquel toute âme aspire !

II.

A cette réclamation universelle de la même fin, à cette tendance nécessaire, absolue, de tous les Êtres vers le même but, **LE BONHEUR**, on refuse de reconnaître la preuve que ce but est dans la Destinée des Êtres et que les Êtres doivent l'atteindre ! On aime mieux croire que ce but est un mirage vain, et que Dieu n'aurait ainsi frappé tout ce qui a vie du désir permanent et fatal d'un

but impossible, que pour se donner l'odieux, l'inférieur plaisir de torturer tous les êtres vivants, en proportion même de la supériorité des facultés et des désirs dont il les aurait pourvus.....!

Et pourquoi l'esprit de l'homme s'est-il enfoncé aussi profondément dans cette erreur impie? Comment s'est obscurcie cette vérité lumineuse qui montre la *réalisabilité* du bonheur comme la conséquence naturelle du **DÉSIR** que le Dieu grand et bon a déposé dans nos cœurs, non pour nous égarer et nous tourmenter, mais pour nous mener à l'Harmonie, à ses joies surabondantes? Ah! ce n'est pas seulement parce que, chez les masses, cette belle et pieuse croyance au bonheur s'est affaissée sous l'énorme pression des douleurs accumulées dans les mauvais jours; c'est encore, c'est surtout parce que l'Intelligence et le Sentiment religieux, ces deux grandes Puissances de l'homme, ont été, dès les temps anciens, faussés dans leurs voies par ceux qui imprimaient le mouvement aux idées et aux peuples. La Raison, qui devait servir de phare dans les ténèbres où les peuples étaient plongés; la Foi qui, pareille à la colonne de feu d'Israël, devait conduire à la Terre-promise l'humanité engagée dans le désert; subissant l'une et l'autre le joug du Mal qui dominait les masses, se sont faites ses complices. L'une et l'autre ont conspiré contre la croyance à la Terre-promise, à la Destinée Heureuse; l'une et l'autre ont arrêté l'humanité au milieu du désert....

Par son poids, par sa durée, par son inertie, le Mal agissant passivement sur le sentiment des générations, tendait à comprimer en elles l'espoir de la grande conquête. Les théories philosophiques et les dogmes ont travaillé activement à seconder cet effet funeste. C'est directement, c'est en face, que les dogmes ont attaqué l'espoir du Bonheur, pour le détruire dans ses racines. Ils ont, de toute leur autorité sur l'esprit des peuples, sanctionné la négation de l'Harmonie sur la Terre. Ils ont tant fait enfin, en combinant avec l'influence pas-

sive du Mal leur influence propre et active, qu'ils sont parvenus à inculquer à l'homme cette triste croyance que ce Mal (temporaire) est éternel, fatal et voulu ; que sa source est dans notre nature même, nature mauvaise, vicieuse et corrompue ; que les privations, les douleurs et les larmes composent notre lot ici-bas ; et qu'à jamais ici-bas la perfection de la sagesse et de la science humaine sera de comprimer les désirs que Dieu a mis en nous, d'enchaîner les aspirations de l'âme et de vivre en se résignant.....

III.

Cette erreur colossale sur l'Homme et la Destinée a porté tous ses fruits de mort. Elle a fondé et universalisé l'INCRÉDULITÉ et l'ÉGOÏSME.

En effet, si les doctrines religieuses et philosophiques (qui toutes jusqu'à notre âge, et malgré leurs formes diverses, se sont, au fond, constituées sur cette commune erreur), si ces doctrines n'ont pas eu de peine à enlever entièrement à l'individu l'espoir du *Bonheur de l'ESPÈCE*, comme elles étaient *absolument impuissantes à tuer dans son cœur le désir et l'amour de SON PROPRE bonheur*, elles ont eu pour résultat de jeter chaque homme dans la *recherche isolée et égoïste de SON bonheur PERSONNEL*.

Le bonheur de l'espèce, le bonheur de tous, le bonheur *solidaire*, l'Harmonie sociale.... chimères ! y croire c'était impiété ou folie. Mais en même temps l'individu restait Homme et **VOULAIT JOUIR** (en ce monde ou en l'autre, peu importe). — De là, que pouvait-il sortir ? — Eh ! grand Dieu ! ce qui en est sorti : l'égoïsme, et rien que l'égoïsme ; c'est-à-dire, un espoir tout *individuel*, une règle de conduite faisant consister la sagesse réelle, pratique, véritable, à chercher *pour soi*, et tout au plus pour les siens, **SON bien** dans ce monde ; à savoir se caser **SOI ET LES SIENS** dans ce monde ; ou, ce qui est

encore et toujours l'égoïsme, à préparer SON salut, c'est-à-dire, son bonheur INDIVIDUEL dans l'autre monde!

Quant au bonheur de l'*Humanité* ENTIÈRE dans ce monde, ou au salut de *Humanité* ENTIÈRE dans l'autre, c'était folie d'y songer suivant les théories philosophiques, c'était impiété d'y croire suivant les dogmes. Les philosophes et les prêtres se rencontraient dans une négation commune : ceux-là parlant au nom de la raison humaine, ceux-ci au nom de Dieu et de la foi.....

Oui! le lien suprême et harmonique de tous les Êtres du monde en Dieu, le Bonheur possible de l'espèce, la belle Destinée qui doit établir sur la terre l'abondance, l'amour, l'unité, la félicité universelle, investir l'homme de sa royauté sur la création, et le conduire par le bonheur terrestre aux bonheurs et aux gloires des développements futurs, des vies éternelles ultérieures : tout était faux et condamné! Ces saints désirs de l'âme qui veut le bonheur pour toutes les âmes, cette religieuse espérance du Règne de Dieu sur la terre, ces lumineuses émanations de l'éternelle Lumière du monde, ces aspirations divines..... c'étaient des pièges de Satan! Car la croyance *au règne de Dieu sur la Terre* était une hérésie..... l'expression de cette croyance un blasphème..... et la recherche des moyens d'établir le règne de Dieu ici-bas, une orgueilleuse révolte de Titan contre Dieu!

Voyez-vous la conséquence à laquelle conduisait invinciblement le dogme? — Travailler à établir dans la société les lois de Dieu, c'était se révolter contre Dieu! car le Règne de Dieu dans la société ferait le bonheur des hommes sur la Terre, et Dieu, affirmait le dogme, n'entend pas que le bonheur règne sur une Terre qu'il a dévouée aux larmes et aux douleurs. — Se peut-il rien de plus monstrueusement contradictoire, rien d'aussi absurde?

Tel est pourtant le dogme qui, depuis les temps les plus reculés, subjuguant l'intelligence et obscurcissant le Verbe naturel de la Destinée, cette lumière qui éclaire

tout homme venant au monde, a empêché le Génie humain de découvrir cette belle Destinée, en lui interdisant d'en rechercher les voies ; bien plus ! en lui ordonnant de croire que l'idée d'une Destinée heureuse était une chimère (1).

IV.

Ce dogme abominable du Mal perpétuellement imposé à la Terre par la volonté de Dieu, de la souffrance érigée en loi de Dieu pour la terre, en moyen impératif de la purification et du salut ; ce dogme était en contradiction flagrante avec l'esprit du Christ et de sa doctrine. Le Christ voulait que les hommes formassent une société de frères, qu'ils s'unissent entre eux et en Dieu par l'amour. L'idéal social, dont la réalisation était le but de ses prédications, de son saint dévouement et de sa mort, ~~serait une~~ SOCIÉTÉ HEUREUSE ; car il est impossible de comprendre la Paix universelle, la Justice universelle et l'Amour universel sans le Bonheur universel. Il est évident que dans un monde où la vertu est générale, où tous les hommes s'aiment, s'entendent, et travaillent à l'envi au bonheur les uns des autres, dans le monde que voulait Jésus, il n'y a plus de place pour le mal social ! La pensée la plus élevée du Christ, comme toute transcendante pensée d'humanité, était donc directement contradictoire à ce dogme du mal. Ce dogme eût péri déjà

(1) Un lecteur judicieux ne manquera pas de faire ici une remarque importante : c'est que, s'il est impie et absurde de nier *à priori* la possibilité du bonheur universel sur la terre, en soutenant que Dieu veut absolument que le mal s'y perpétue, il est encore fort déraisonnable de faire contre cette possibilité l'objection *à posteriori* que l'on reproduit chaque jour. On dit : s'il y avait une destinée possible de bonheur pour l'homme, il y a longtemps qu'on l'aurait trouvée.—Eh ! comment l'aurait-on trouvée, puisque, jusqu'à notre âge, on ne l'a jamais cherchée, et qu'on n'a même jamais cru qu'elle fût possible ?

si le désir du Christ se fût déjà incarné dans la société humaine. Il succombera sans retour le jour où ce grand désir pour lequel le Fils de l'Homme est mort il y a dix-huit cents ans, sera réalisé par le MOYEN dont la révélation a été réservée à Fourier, et pour lequel, lui aussi, il a souffert et il est mort, *passus et mortuus est*.

Si la douleur, si les souffrances, si toutes les misères nous sont imposées par la volonté de Dieu ; s'il lui plaît que nous subissions le joug du mal ; si nous ne pouvons mériter auprès de lui, rentrer en grâce et gagner notre salut éternel que par ces douleurs, par ces souffrances, et par notre résignation à les supporter ; si Dieu considère comme une révolte contre sa volonté le bonheur goûté sur la terre, la charité alors est une ridicule inconséquence..... Porter secours à votre frère qui souffre, c'est tendre un piège à sa faiblesse, c'est lui enlever des mérites, des occasions, des moyens de salut. Si vous diminuez le mal sur la Terre, si vous y faites régner l'abondance, le bien-être, si vous y remplacez les privations et les sacrifices par les satisfactions... vous êtes le plus perfide des tentateurs, vous êtes la plus grande plaie de l'humanité ! car vous avez séduit les hommes et vous leur avez enlevé les moyens de leur salut. Ce bien-être que vous avez répandu sur vos frères, ces joies, ces satisfactions que votre charité ardente a versées sur eux, ce bonheur goûté sur la terre aura irrité Dieu et escompté pour l'éternité le bonheur de vos frères. Vous serez d'autant plus malfaisant que vous ferez plus de bien ici-bas. Plus près la charité approchera de son but, plus elle se fera ingénieuse et puissante à rendre heureux les humains, plus elle aura préparé de victimes à l'enfer (et l'enfer de ce dogme terrible est éternel !). Voilà les conséquences où le dogme mène ! Quiconque accepte le principe doit subir ces conséquences détestables. Et c'est pourtant là ce que l'ignorance, la domination et l'orgueil ont fait de la doctrine du Christ!...

Si la Charité, qui est une expansion du cœur et que

prescrivait le Christ, s'est développée malgré le dogme qui s'est constitué par une erreur de l'esprit, ce dogme n'en a pas moins eu puissance de la renfermer dans le cercle le plus étroit, de la limiter à une action misérable, essentiellement individuelle et fragmentaire. En effet, il a réduit la Charité à avoir pour expression l'aumône, la dégradante aumône ! L'aumône qui caractérise la barbarie d'une société dans laquelle les malheureux et les faibles sont abandonnés aux hasards et aux humiliations de cette charité individuelle, avilissante et corruptrice ! Cette charité-là, tout excellente qu'elle soit comme sentiment et dans son principe, a bien plus nui à la société qu'elle ne lui a été utile. En jetant sur l'incendie des gouttes d'eau elle n'a finalement servi qu'à l'accroître. L'aumône et la charité publique (qui, elle aussi, a toujours été réduite à l'action individuelle, parce qu'elle n'a jamais eu pour objet que le soulagement transitoire de l'individu souffrant), l'aumône et la charité publique, ont nourri, loin de les réduire, la corruption et la misère.

La charité, qu'un dogme vrai, qu'une philosophie vraie eussent développée, et que les dogmes et les philosophies du passé ont étouffée, c'est la charité supérieure, intelligente et large, la charité *sociale*, qui n'exclut pas l'exercice éclairé de la charité *individuelle* tant que celle-ci est nécessaire; mais qui montre au cœur et au génie de l'homme, pour but à atteindre, l'amélioration générale de la société, la destruction de la misère, du vice, de la souffrance, dans leurs racines mêmes : l'annihilation du mal enfin dans ses causes ! Voilà la charité qui sortait brûlante des enseignements du Christ, et qui, excitant et sollicitant le génie de l'Humanité à la recherche du bonheur social, en eût dès long-temps ouvert les voies, si la foi au bien, la confiance en Dieu et l'espérance eussent prévalu contre ce dogme du désespoir et du mal — qui damnait le monde et le livrait à Satan.

Lorsque la poésie lugubre, qui avait enveloppé ce dogme des plus effrayans mystères, régnait sur les peu-

ples, elle pouvait du moins servir à sanctionner des prescriptions de vertus et de sacrifices. Aujourd'hui ce règne est détruit. L'enfer et ses terreurs tiennent peu de place dans les préoccupations réelles des plus fougueux défenseurs du dogme eux-mêmes ; et l'individu, précipité dans le tourbillon d'un égoïsme effréné, se dévoue tout entier, convenez-en, à son intérêt, à sa fortune, au travail de son bien-être, sans trop se soucier de ce que ce bien-être pourra lui faire perdre dans l'éternité... L'individu s'est donc complètement affranchi du dogme, quant à ce qui concerne son individualité. Mais quant à ce qui regarde la société, il s'y attache fortement au contraire, et se range dévotement ou philosophiquement au principe du dogme qui caresse et légitime son égoïsme.

— Qu'est-ce que l'ÉGOÏSTE, en effet ? — *C'est l'homme qui fuit au dogme du malheur aussi bon marché du bonheur de ses frères, du bonheur de la société, qu'il met de fureur à lui disputer son bien propre, son bonheur isolé, son intérêt personnel....*

V.

Oui, ce sont les hommes le plus âprement dévoués à l'édification de leur fortune individuelle, les hommes qui n'ont qu'une seule pensée, qu'un seul but : celui de s'abriter contre le mal général, eux et leur famille, et d'accumuler dans le nid qu'ils ont construit à leur égoïsme toutes les commodités, toutes les jouissances de la vie... ce sont ceux-là précisément qui se montrent les apôtres furieux de la nécessité du mal social sur la terre ! — Ils vous disent avec un aplomb incroyable, les uns, qu'il est impossible, les autres, qu'il est impie de vouloir réaliser pour tous les hommes, quoi ? — ce qu'ils travaillent si ardemment à réaliser pour eux-mêmes ! Et ces égoïstes vils répondront à vos principes d'universalisation du bonheur, en arguant contre vous de la

parole du Christ, de ce Christ qui a été tout amour, tout dévouement pour l'Humanité qu'ils crucifient !

Ainsi ce dogme fatal, ancien, engendré par le Mal, qui s'est introduit dans toutes les doctrines philosophiques et religieuses, qui a altéré et corrompu les plus pures d'entre elles, et qui, depuis plusieurs milliers d'années, a courbé universellement sous son joug l'intelligence humaine ; ce dogme qui nie la réalisabilité de la paix, de l'unité, de l'ordre, de l'harmonie, de la volonté du Christ, du bonheur des hommes sur la terre ; qui nous dévoue à jamais à la misère, au crime, au versement du sang, aux larmes et aux douleurs : ainsi ce dogme qui, sur le front de Satan le génie du Mal, posait la couronne légitime du monde, a toujours eu pour effet de livrer l'individu en pâture à l'Égoïsme, en ne lui laissant d'autre but que son bonheur *personnel* en cette vie ou en l'autre.

L'opinion dérivée de ce dogme est aujourd'hui la Théorie commune à tous les égoïsmes, égoïsme des individus, égoïsme des sectes, des partis, des classes. C'est leur principe de ralliement. Elle constitue, si l'on peut rapprocher ces deux mots, la **RELIGION DE L'ÉGOÏSME**.

Voilà quelle est l'influence finale de ce dogme, que beaucoup d'hommes honorables, mais peu clairvoyans, prennent maintenant encore, soit en prose, soit en vers, pour thème de leurs élucubrations religieuses, philosophiques, et mélancoliques. Quelle démente ! Ah, Messieurs les prosateurs, Messieurs les poètes, qui exploitez si malencontreusement encore les lieux communs de cette vieille et triste donnée, permettez qu'on vous soumette la pensée qu'en agissant ainsi vous agissez sans votre intelligence. Votre intelligence, en effet, et l'expérience positive des temps passés et présents vous montreraient facilement qu'en enracinant dans les esprits la théorie de la Nécessité du mal social, qu'en propageant, par vos vers, par votre prose, la croyance à l'impossibilité du bonheur général sur la terre, vous n'aboutirez qu'à ren-

forcer l'égoïsme. Car, encore une fois, quand vous aurez convaincu l'individu que le bonheur général ne peut pas être réalisé, quel autre but lui restera-t-il que celui de son bonheur exceptionnel ? Si le mal général est une nécessité permanente, ne devient-il pas sagesse de s'abriter aussi bien que possible, soi et les siens, contre ce mal général ? Et ne devient-il pas folie de se préoccuper du Bien universel, du Bien social, de consacrer sa vie à le poursuivre, si ce Bien n'est qu'une chimère ?

Eh ! malheureux ! proclamez, proclamez donc de toutes les forces de votre éloquence et de votre âme, proclamez que le bonheur est possible sur la terre comme dans le ciel ! Que, comme le ciel dans lequel elle nage, la terre appartient à Dieu son créateur ! Qu'après les premiers jours de faiblesse, d'ignorance et de misère, viendront les beaux jours de la puissance, de la gloire et de l'Harmonie ! Dites-nous, dites-nous donc que le bonheur de nos frères est possible, si vous voulez que nous nous consacrons à préparer le bonheur de nos frères !

Hommes de religion, philosophes, poètes ! voilà trop long-temps, que vous nourrissez, que vous justifiez, que vous consacrez l'égoïsme, la seule sagesse dans le système d'idées que vous avez propagé. Développez enfin le dévouement et l'amour de l'Humanité en offrant au dévouement un grand but, en proclamant que l'amour de l'Humanité n'est pas un sentiment improductif et stérile ! Comprenez et faites comprendre à vos frères qu'il y a devant l'Humanité un beau, un splendide avenir ; qu'il est glorieux, qu'il est grand et religieux aux générations actuelles d'y travailler, ne fût-ce que pour les générations qui viendront après elles. Ne voyez-vous pas, hommes de religion, philosophes et poètes ! que, si vous répandez parmi les hommes cette foi à la destinée humaine, et cette sainte espérance du bonheur de l'Humanité, cette foi et cette espérance éveilleront une ardente charité dans les cœurs ? que l'égoïsme n'aurait plus ni prétexte, ni refuge ? qu'il ne pourrait plus comme

aujourd'hui s'envelopper du manteau de la raison et de la sagesse, et que, apparaissant dans toute sa hideuse nudité, il ferait peur à tout le monde ? Mais si vous ne voulez pas que les hommes croient à l'efficacité de leurs efforts, si vous voulez leur arracher non-seulement l'espoir pour leur âge, mais encore le dévouement à l'avenir, alors, cessez vos déclamations ridicules contre l'égoïsme : car, encore une fois, la conséquence humaine des principes de votre prose et de vos vers, c'est que l'égoïsme seul est sagesse, et le dévouement duperie, puérilité, absurdité, sottise...

Dès avant l'origine de nos temps historiques, ce vieux dogme oriental de la dévolution de l'homme et de la terre au Mal, s'est répandu dans les nations, a corrompu toutes les philosophies, empesté toutes les religions, déterminé sur tous les points du globe l'avortement du génie social, et maintenu plus de deux mille ans de trop l'Humanité hors des voies où Dieu l'appelle. En le combattant, j'ai constaté que l'intelligence humaine est maintenant encore universellement esclave des conséquences de ce dogme ; car l'impossibilité du bonheur social sur la terre est une idée qui, bien qu'approchant de sa fin, est aussi puissante aujourd'hui dans le monde où elle règne à l'état d'opinion, que quand elle y régnait comme article de foi, — et cela parce qu'elle s'allie avec l'Égoïsme général, le justifie et le nourrit.

VI.

Ainsi, grâce à la longue influence du mal sur la terre, grâce à des principes faux, à des dogmes malfaisans, promulgués dès le berceau du monde par les Théocraties dont ils servaient la domination, acceptés par l'ignorance des peuples, roulés d'âge en âge dans le grand fleuve de la tradition, et mêlés à toutes les conceptions philosophiques ou religieuses, l'intelligence refuse encore

dé croire à la Destinée. C'est en vain que le Génie de l'Humanité, gravitant par les vertus intérieures de sa nature vers la sphère dont les harmonies l'attirent, a élevé, dans les trois derniers siècles, à la gloire et à la puissance humaines de superbes trophées : c'est en vain que nous avons, par la science, conquis la terre et envahi les cieux !

Eh quoi ! l'homme, ce ver de terre, cette créature dont vous vous êtes plu à proclamer la faiblesse, l'humiliation, la misère ; cette créature jetée sur une terre maudite pour y vivre esclave des éléments, jouet de leurs mouvements désordonnés, et s'y anéantir dans le sentiment de sa propre petitesse ; cette créature impuissante, la voici qui dompte ces éléments terribles, qui règle leurs actions, subjugue leurs forces et les soumet, dociles, à ses besoins et à ses plaisirs !.... Les ronces et les épines devaient déchirer et ensanglanter à jamais ses pieds dans les vallons de la terre maudite ! et voici que la créature condamnée aux ronces et aux épines arrache les épines et les ronces, ou que, les transformant par la greffe, elle ordonne à leur écorce de s'adoucir, à leurs branches de porter des fruits savoureux !.... Partout où l'homme fait acte d'intelligente volonté sur sa terre d'exil, cette terre d'exil se couvre de fleurs et d'épis, se sillonne de canaux et de routes rapides, se hérissé de cités populeuses, de palais somptueux... Et si nous ouvrons les flancs de cette terre de malédiction, nous les trouvons remplis de trésors... Cette terre d'exil est, à tout prendre, un domaine qui en vaut un autre.

L'homme a puissance de régner sur la terre, de régner sur les eaux, sur les arômes et les airs. Le sol souterrain lui paie tribut. Il assujettit tous les éléments à son service. Quand sa voix se fait entendre au sein de la création, la création écoute et obéit. Tout est soumis à l'homme sur son globe. Il a d'ailleurs exploré les champs du ciel ; déjà il en a dressé la carte, reconnu les loix, calculé les mouvements ; il a mesuré les dimensions

des astres qui les habitent, et plongé sur eux un regard assez puissant pour promettre des connaissances bien autrement complètes, des communications même.... Et ce qu'il a fait en trois siècles de civilisation sur un petit coin du globe n'est rien, évidemment rien à côté de ce qu'il est appelé à faire ; car chaque jour accroît avec une si prodigieuse fécondité les instruments de sa puissance, car il se soumet si merveilleusement les éléments, les choses, les distances et le temps, qu'il ne lui est plus permis de borner ses prétentions, de limiter ses espérances....

Et c'est à ces signes que vous reconnaissez la créature déçue ? la créature en butte à la malédiction d'un Dieu cruel ? la créature condamnée aux humiliations et aux douleurs, exilée dans le triste et obscur séjour des expiations et des larmes?... A ces signes, moi, je reconnais un Roi et un Royaume, et je salue la volonté véritable de Dieu, qui a préposé l'Homme au gouvernement du globe, et qui excite le jeune Roi à se saisir du sceptre et à ceindre son front du diadème.

Prenez-y garde ! vous qui condamnez Dieu à vouloir l'humiliation et la misère de l'homme ici-bas, car voici que l'homme aurait bientôt vaincu Dieu ! Votre dogme, injurieux à Dieu, a pu prévaloir quand l'homme, dans son enfance et sa faiblesse, tremblait devant Dieu qu'il croyait un maître barbare, un despote brutal dont il redoutait la colère ; mais il n'est plus fait pour l'homme grandi en force et en intelligence ; car l'homme dans sa force et dans son intelligence connaîtra Dieu son père, l'aimera de tout son amour et saura qu'il n'a rien à redouter de lui, mais tout à espérer, tout à demander et tout à attendre...

VII.

Sans rechercher les causes génératrices, faciles à déterminer, de ce dogme qui condamnait la Terre et

l'excluait de l'harmonie universelle, il est certain qu'il se trouve à la racine de toutes les conceptions philosophiques et religieuses qui se sont épanouies sur la terre, et particulièrement dans l'ancien monde oriental. La chute de l'homme, la colère de Dieu et la malédiction de la terre, plus ou moins grossièrement entendues, sont à la base de toutes les traditions sur l'origine du mal. Moïse, néanmoins, modifia profondément l'ancienne donnée orientale, dans la promulgation qu'il fit aux Hébreux.

Jésus, qui voulait remplacer la loi de Moïse par une loi nouvelle, agit toujours à l'égard de la première par voie de substitution plutôt que par voie de renversement. D'ailleurs la croyance donnée aux Hébreux par Moïse se prêtait à un développement que n'aurait pas souffert le dogme oriental lui-même. En effet, Jésus ayant pour objet l'invocation de l'Harmonie, de l'union des hommes entre eux et en Dieu, la réalisation de ce but magnifique, qui doit donner le bonheur à la terre, porte bien une négation absolue contre le dogme oriental de la fatalité **PERMANENTE** du mal ici-bas ; mais elle n'est que le terme prévu, promis et toujours attendu par le peuple juif, de la malédiction **TEMPORAIRE** dont le Dieu de la Genèse avait frappé la terre après la transgression d'Adam.

Les prédications du Christ, ses commandements de charité et d'amour constituaient la révélation du **BUT** que l'humanité devait se proposer ; mais ils n'étaient pas, à eux seuls, capables de produire immédiatement le règne de la charité, de l'amour, de l'harmonie sur la terre, *et ils ne l'ont pas produit en effet*. Jésus ne l'ignorait pas. Il n'a point parlé comme s'il eût été dans l'illusion à cet égard. Il savait bien que son règne n'était pas encore de ce monde, que son temps n'était pas encore venu (1).

(1) *NUNC autem regnum meum non est hinc. Mon royaume n'est pas encore ici.*
(JEAN, XVIII, 36.)

Son œuvre consistait à signaler le but et à préparer le temps qui devait venir, ce temps caractérisé par la réciprocité de l'amour, cette époque d'union et de bonheur social. Il s'en rapportait au développement ultérieur de sa parole, à la puissance logique de son principe, à l'impulsion de sa pensée vers son but, pour que le dogme de l'espérance et de l'amour se substituât entièrement à l'ancien dogme de la malédiction. Aussi ne s'occupait-il ni de cosmogonie, ni de théologie proprement dite, mais exclusivement de morale religieuse. « Aimez-vous les uns » les autres, aimez-vous comme des frères; pratiquez » la vérité, la justice et l'amour : c'est ainsi que vous » entrez dans les voies de votre Père qui est au ciel, » et que vous mériterez sa bénédiction. » Tel est le résumé de tout ce qu'il y a de capital dans les prédications du Christ.

VIII.

Mais les hommes qui vinrent après Jésus et dont les efforts constituèrent le Christianisme tel qu'il s'est développé historiquement, oublièrent peu à peu la parole et la pensée du Maître. Ils ne comprirent point qu'à la morale nouvelle devait correspondre un développement de dogme et de théologie nouveau; que, si la loi ancienne, la loi de rigueur, la loi cruelle et sanglante, avait été transformée par Jésus en loi de charité, de mansuétude et d'amour, la transformation dans la loi commandait une transformation semblable dans le dogme, et qu'au dogme de rigueur et de terreur, au dogme de la malédiction, au dogme du Dieu courroucé et armé contre l'homme, devait se substituer le dogme de l'espérance et de l'amour, le dogme de la bénédiction, de l'harmonie et du bonheur des Êtres; le dogme du Dieu tout-puissant et bon, qui veut réaliser par le charme et l'attrait son concert avec les créatures. S'il y avait une trop grande distance de

cette conception à la conception ancienne, au moins fallait-il annoncer, pour se conformer à la pensée de Jésus, que les temps de la malédiction primitive étaient près de s'accomplir, et que la terre rentrerait en grâce par l'accomplissement de la loi.

Que la nécessité logique de cette transformation du dogme n'ait point été comprise par tous, c'est ce qui n'a pas lieu d'étonner : il y avait à ce qu'elle le fût des difficultés historiques, sociales et religieuses certainement très-grandes, et dont on peut sans peine déterminer les causes lorsque l'on a étudié avec intelligence les époques de formation du Christianisme. L'espace nous manquant, nous renonçons, quoique à regret, à les développer ici, et nous nous contenterons d'indiquer, parmi les causes qui ont concouru à la production du grand et fatal illogisme que nous voulons signaler, une raison politique dont l'influence est facile à saisir. Cette raison se trouve dans la position de la doctrine nouvelle par rapport au pouvoir de la société dans laquelle le Christianisme avait à se développer. Le Christianisme, en effet, s'étant constitué en Église, fut naturellement entraîné dans les premiers temps, pour éviter autant que possible une lutte trop inégale avec le pouvoir existant, à séparer du domaine de celui-ci le domaine de la doctrine. Or, le domaine de ce pouvoir étant ce monde-ci, le monde actuel et la société civile, il ne restait plus à la doctrine nouvelle que le domaine spirituel et l'autre monde. Ainsi, pour gagner en liberté de développement, la doctrine nouvelle consentit à réduire son espace, à borner son terrain. Pour rassurer César contre des craintes logiques, on fonda un grand illogisme, on posa en principe que l'on n'empiéterait pas sur son pouvoir, que la doctrine divine n'usurperait pas sur son domaine. Chose absurde en soi ! car si la doctrine nouvelle était la vérité absolue, elle devait tout embrasser ; si la doctrine nouvelle était la loi de Dieu, il était puéril de dire à la loi de Dieu, au gré de telle ou telle convenance de politique

humaine et transitoire : « Loi de Dieu, voici ton domaine; loi de Dieu, voici ta limite; loi de Dieu, tu t'en tendras jusqu'à cette limite, tu ne la franchiras jamais! » Dieu lui-même n'aurait pas pu établir cette limite, car Dieu étant défini « le Souverain Maître de toutes choses » cesserait d'être Dieu du moment que quelque chose cesserait d'être soumis à sa loi, qui est une et absolue par essence.

La raison politique que nous venons d'indiquer, jointe aux autres causes dans l'examen desquelles nous ne pouvons pas entrer ici, mais dont l'influence fut plus profonde encore, déterminèrent donc la séparation doctrinale du temporel et du spirituel. Dès lors, et comme conséquence nécessaire, le monde, qui restait en dehors de la loi de Dieu, en dehors de l'Église de Dieu, dut être considéré, et le fut en effet, comme le domaine de Satan. Satan resta une réalité dans le dogme; il devint même une réalité plus capitale qu'il ne l'avait été dans la cosmogonie antérieure; car le royaume de la Terre lui fut concédé à perpétuité et en possession légitime par le Christianisme. Remarquons bien que cela n'avait point été dans la doctrine de Moïse. Cette doctrine établissait l'unité de la loi sociale et de la loi religieuse, et ne séparait point le domaine temporel du domaine spirituel pour livrer le premier au principe du Mal.

Ainsi les disciples du Christ, loin de faire subir au dogme ancien une transformation parallèle à la loi morale nouvelle, conséquente à la fois à la tradition et aux enseignements de Jésus, et d'annoncer au peuple l'approche du retour en grâce, retombèrent au contraire sous la domination du dogme des religions étrangères. Au lieu de se poser avec Jésus en avant de Moïse, ils reculèrent derrière Moïse.

IX.

Moïse, en effet, avait donné au monde le premier degré d'initiation. Les religions antiques enseignaient aux peuples l'existence absolue de deux principes : le principe du Bien et le principe du Mal, dont l'action sur le monde devait être permanente. Moïse subordonna le dernier principe, il enseigna qu'il n'avait qu'une existence relative et temporaire, car il enseigna que le Bien avait régné sur la terre à une époque primitive, paradisiaque, heureuse; que les harmonies primitives y avaient été troublées, mais qu'elles y renaîtraient un jour. Ainsi, en faisant à son peuple l'histoire de la naissance du Mal sur la Terre, Moïse en avait annoncé la fin. Il avait prédit la rentrée en grâce, le terme de la malédiction et de la colère célestes, la Rédemption. La Terre n'a jamais été considérée par le peuple juif comme devant être exclue du bénéfice de cette Rédemption; seulement l'égoïsme et la grossièreté de ce peuple lui avaient persuadé que la Rédemption promise ne devait être autre chose que son triomphe et sa domination sur toutes les nations du monde.

Si les dogmatistes, les métaphysiciens, les théologiens qui vinrent après Jésus-Christ avaient suivi, dans sa pureté et dans sa direction, la pensée de leur Maître, ils auraient continué la transformation de l'ancien dogme commencée par Moïse. En adoucissant les formes du dogme mosaïque, en y mêlant plus de bonté, d'espérance et d'ainour, en annonçant l'apaisement de la colère céleste au fur et à mesure que les peuples de la Terre réaliseraient les prescriptions de la loi nouvelle, ils auraient fait comprendre, d'après la parole de Jésus, que la Rédemption promise ne devait point s'entendre de la domination matérielle du peuple juif sur les nations, mais de l'établissement de la paix dans le monde et de la fusion des nations dans la grande unité de la famille

humaine. Il n'y avait aucune rupture à faire avec la Genèse. Moïse avait ouvert les portes de l'avenir par la promesse de la Rédemption. Pour se conformer à la tradition et aux révélations successives de Moïse et de Jésus, il fallait entrer dans cette voie magnifique, au lieu de subtiliser sur la doctrine de la Rédemption et de la fausser misérablement. J'appelle ici l'attention du lecteur.

X.

Le but de la doctrine de Jésus, c'était que les hommes vécussent unis entre eux et avec Dieu par l'amour. L'époque ultérieure où ce but serait réalisé était *le temps* invoqué par Jésus, et la société de ce temps, *son royaume*. Il est évident que la Rédemption de l'homme, la rentrée en grâce, le retour du Bien, de l'Harmonie sur la terre, la cessation de la malédiction de Dieu, ne pouvaient et ne devaient s'entendre que du temps où la loi de Jésus, l'union des hommes entre eux et avec Dieu, *serait réalisée* dans l'humanité. En disant aux hommes que la loi de Dieu était qu'ils s'aimassent entre eux comme des frères, Jésus n'entendait certes pas que les hommes seraient rachetés du mal, que la **RÉDEMPTION SERAIT OPÉRÉE** par cela seul qu'il aurait parlé ainsi aux hommes et qu'il aurait scellé sa parole de sa vie. Cela eût été absurde. Jésus entendait que la Rédemption serait opérée, que l'Homme serait réconcilié avec Dieu, quand l'Homme (l'Humanité, et non pas tel ou tel individu) pratiquerait la loi de Dieu, que lui, Jésus, était venu annoncer. Il n'ignorait pas, je le répète, que la réalisation ne suivrait point immédiatement sa parole. Certes, il savait qu'il faudrait du temps avant que son royaume fût de ce monde, avant que les hommes eussent universalisé entre eux l'amour, avant qu'ils eussent, par des moyens quelconques, organisé l'unité de la famille humaine et par suite la paix, l'harmonie et le bonheur. Jésus

annonçait au monde la loi de Dieu ; évidemment, la Rédemption du monde ne pouvait résulter que de l'accomplissement de la loi par le monde ; elle ne pouvait en aucune façon résulter de la seule proclamation de la loi ; elle ne pouvait être qu'une conséquence ultérieure de la venue de Jésus-Christ, un effet de sa doctrine. — Et cela fut compris par nombre des Pères des premiers Siècles.

XI.

Vinrent les docteurs nourris des philosophies de l'Orient. Ceux-ci ne comprenant ni les paroles de Jésus, ni le sens de sa mission, au lieu d'enseigner que la Rédemption du monde serait la conséquence de l'accomplissement de la loi nouvelle, la conséquence du règne de la justice et de l'amour, enseignèrent que l'acte de la venue de Jésus et son sacrifice avaient commencé, terminé et accompli la Rédemption. Jésus avait sanctionné de sa vie le grand désir de charité, de justice et d'amour, dont la réalisation universelle devait ultérieurement opérer la Rédemption du monde. Les disciples, au lieu de s'attacher à la parole, à l'esprit, au but, **A LA LOI**, absorbant tout dans la personnalité, et ne comprenant pas que la Rédemption, d'après la parole et la pensée de Jésus, *résulterait DE L'ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI PAR LES HOMMES*, voulurent qu'elle résultât *de l'accomplissement du sacrifice par Jésus*.

Certes, il est facile de comprendre comment et par quelles causes ces erreurs s'introduisirent chez les disciples de Jésus lorsqu'ils n'eurent plus leur Maître pour les conduire ; mais il n'en est pas moins vrai que ces erreurs capitales se produisirent dès l'origine, que la doctrine du Christ fut peu à peu altérée par elles, et que la mysticité et la subtilité finirent par remplacer la raison élevée et simple, le divin bon sens, qui caractérisaient la parole du Fondateur.

Qu'y avait-il de plus sensé et de plus beau que la doctrine de la Rédemption, telle qu'elle résultait des enseignements de Jésus? Les harmonies primitives avaient été troublées à une époque de chute; dès cette époque le Mal physique et le mal moral s'étaient répandus sur la terre, et la douleur avait subjugué l'Homme. Mais une grande promesse avait été faite à l'Homme et à la Terre: les harmonies perdues devaient renaître un jour; l'Homme et la Terre seraient délivrés du mal. Or, Jésus venait faire connaître aux hommes la *condition* de la Rédemption en leur enseignant que l'anéantissement du mal et l'établissement du bien étaient liés à la *pratique générale* de ce grand commandement qui est toute la loi: Aimez-vous les uns les autres.

Certes, cela était aussi sensé, aussi vrai que sublime; et il faut dire que c'était une parole divine, celle qui enseignait aux hommes plongés dans la barbarie ou dans les voies de l'égoïsme, que la Rédemption du monde et le bonheur de l'humanité dépendaient SOUVERAINEMENT de l'union des hommes, de leur amour les uns pour les autres. Il n'y a pas ici d'obscurité, il n'y a pas de mystère dans cette doctrine de la Rédemption: « Vous serez rachetés du Mal et la bénédiction de Dieu descendra sur » la terre *quand vous aurez établi sur la terre le royaume de Dieu et sa justice*. Vous vous haïssez, vous vous » dépouillez par la ruse et par la violence, vous vous » combattez les uns les autres, individus, peuples, nations; vous cherchez par l'oppression et l'injustice la » possession des biens et des jouissances. Et moi, je viens » vous annoncer qu'en faisant ainsi vous perpétuez le » mal sur la terre, car la terre ne sera affranchie du mal, » et ne rentrera en grâce auprès de Dieu que quand vous » ferez régner sur elle la loi de Dieu en vous aimant les » uns les autres! » Quel avertissement sublime! Quelle révélation lumineuse aux hordes barbares et aux peuples égoïstes et corrompus, qui couvraient le monde!

C'était dire à l'activité humaine engagée jusque-là

dans la voie de la guerre, de l'oppression, qu'il était temps d'entrer dans une route toute nouvelle en se tournant du côté de la charité et de la justice ; c'était apprendre à l'Humanité que son salut, que le bonheur des individus et des peuples et la bénédiction de Dieu ne seraient jamais obtenus par la violence, mais par l'amour, par l'union des membres de la famille humaine !

Jésus, en annonçant la loi de Dieu, la condition de la Rédemption et du bonheur, présentait donc à l'intelligence humaine, jusque-là engagée dans la guerre, un but nouveau. Ce but était et est encore le vrai but. Sa mission consistait en cela. Il donnait l'impulsion à la pensée et au cœur de l'homme. Il introduisait l'homme dans la voie de la Rédemption, et il disait au Génie de l'Humanité, en parlant de ce royaume à la conquête duquel il l'excitait par le développement des hautes puissances religieuses : *Cherchez et vous trouverez, frappez à la porte, et on vous ouvrira.*

Gloire à vous donc, ô Christ ! non-seulement parce que vous êtes le type le plus élevé, la plus pure manifestation, la plus complète incarnation de l'amour ; mais encore parce que vous avez montré la voie, indiqué le but, parce que vous avez voulu faire connaître aux nations les conditions saintes et unitaires de la Rédemption du monde, à une époque où le seul peuple qui l'espérait l'interprétait dans le sens brutal de l'asservissement des autres peuples à sa puissance !

XII.

Ainsi, en apportant une loi nouvelle au monde, en versant sur ce monde de conquérans corrompus et d'esclaves souffrants et avilis la lumière pure de l'amour, le sentiment de l'unité de la famille humaine et de la future réalisation de la justice et de l'union, Jésus, loin de rompre la tradition religieuse, procédait au développement

de la *Promesse*. Il ouvrait la voie de l'accomplissement. Il ne voulait point briser l'unité antique de la loi religieuse et de la loi sociale ; il voulait, au contraire, préparer la transformation sociale par le développement de la tradition et par la transformation de la loi religieuse.

Cela est incontestable, et résulte clairement de sa parole et du caractère même de sa doctrine, pour qui sait apprécier ce caractère dans son essence, et distinguer, dans les prédications du Christ, ce qui était enseignement d'application présente, consolation transitoire apportée aux souffrances transitoires, et ce qui était enseignement absolu et vue d'avenir.

Mais appuyons un moment sur cette réflexion que nous recommandons à toute l'attention du lecteur : — Avant que la doctrine d'union, d'amour et de paix, promulguée par Jésus, eût reçu ses développements ultérieurs, trouvé sa forme, ses voies et ses moyens de réalisation ; avant qu'elle fût passée de l'existence *potentielle* et *spirituelle* à l'existence *actuelle* et *sociale* ; avant qu'elle fût universellement pratiquée, qu'elle fût enfin incarnée dans l'Humanité (ce qui n'est pas encore accompli aujourd'hui, 1800 ans après la promulgation) : pendant tout ce laps de temps compris entre la promulgation et l'accomplissement, la Terre ne pouvait cesser d'être la vallée désolée des larmes et des douleurs : cela est certain. — En livrant sa pensée à ses disciples, en les investissant de la sainte mais dure mission d'en opérer le développement, en les envoyant prêcher cette pensée par ce Monde sanglant qu'elle devait purifier et métamorphoser un jour, Jésus devait les prémunir contre les grands obstacles qu'ils rencontreraient par les chemins du Monde. Il devait fortifier les pieds contre les pierres, les ronces et les épines ; il devait fortifier les âmes contre les afflictions, enseigner à supporter des maux inévitables avec courage, avec résignation, avec cette calme et sainte puissance qui pousse au cœur de quiconque se dévoue

sérieusement au bonheur de ses frères et marche dans les voies de Dieu. Il devait enfin exalter les mérites des hommes qui subiraient pieusement les tribulations rencontrées dans la voie de la loi et de la doctrine, proclamer saintes ces souffrances, proclamer *Heureux et Élus de Dieu*, ceux qui aimeraient mieux souffrir par dévouement à l'Humanité que de s'abriter dans les basses jouissances d'un lâche et dégradant égoïsme. *Heureux qui aura souffert en portant ma loi*. Et en vérité ne sont-ils pas les Heureux et les Élus du Seigneur, ceux qui, avec une profonde résignation, naturelle ou conquise par la volonté, à toutes les tribulations qui leur viennent, se vouent entièrement au culte de l'Humanité et au développement de la loi de Dieu ? Les Élus du Seigneur et les Heureux seraient-ils, par hasard, ces êtres à face humaine qui, comme de grossiers animaux, n'ont pour objet de leur affection, pour unique but de leurs actes, que leur propre personne et leur seule matière ?

Jésus devait donc prévoir et prédire les afflictions, sanctifier la résignation, sanctifier les douleurs de ceux qui marcheraient dans sa loi. Mais cette sanctification des souffrances nécessaire à l'accomplissement de la loi, aux grands et durs et longs préliminaires de sa réalisation sur notre Terre, pouvait-elle signifier, ainsi qu'on a eu l'insigne déraison de le croire, que Jésus ordonnait d'aimer la souffrance pour elle-même et comme étant en elle-même agréable à Dieu ? Cette sanctification de la souffrance n'était-elle pas *relative* ? Ce qui sanctifiait la souffrance n'était-ce pas son objet, l'établissement de la loi de Dieu sur la Terre et du bonheur de l'Humanité ; et n'est-il pas absurde au premier chef d'avoir pris le relatif pour l'absolu, la transition pour le terme, d'avoir substitué l'accessoire au principal, d'avoir fait, enfin, de la doctrine de Jésus qui se proposait comme but définitif l'établissement général du bien, de la justice, de l'union, de l'harmonie sur la Terre, une doctrine qui se serait proposé d'universaliser sur cette Terre l'amour de la souffrance ?

france et des tribulations, qui eût fait considérer la perpétuelle durée du mal ici-bas comme une chose voulue par Dieu et désirable par ses Saints! Jésus eût convié les hommes à réaliser la loi de Dieu; et il eût proscrit le bonheur universel qui doit résulter de cette réalisation! Loin d'être une vue sublime, une haute révélation, une pareille doctrine n'eût pas même eu le sens commun. — C'est ainsi que quand on ne distingue pas l'*absolu* et le *relatif* dans les enseignements et dans la conception de Jésus, on travestit sa pensée et on lui prête une doctrine déraisonnable et inconséquente jusqu'au ridicule.

XIII.

La doctrine de Jésus, ayant pour but capital l'établissement de la paix et du bien parmi les hommes, en promulguant les idées de justice, de charité, de dévouement à l'humanité, qui pouvaient seules conduire l'esprit humain à la réalisation ultérieure de cette grande pensée, fondait donc une *foi religieuse* qui, loin d'être contradictoire au génie de l'Humanité, à ses attraits, à ses tendances natives, vibrait en parfait accord avec elles. Loin de prétendre abaisser l'homme, humilier sa Raison, en exiger le sacrifice, et briser ainsi l'unité humaine dans ses deux manifestations supérieures, le sentiment et l'intelligence, la foi de Jésus élevait l'homme, purifiait son cœur, exaltait son intelligence, provoquait le développement de l'Humanité dans toutes ses puissances, et se mariait à la plus haute Raison dont elle était le Verbe vivant. Oui, la Raison et la Foi s'accordaient pleinement dans la doctrine du Christ, dans sa religion. Rien n'était plus *raisonnable* que ses enseignements, rien n'exigeait moins le sacrifice de la Raison devant la Foi. En a-t-il été de même des différentes doctrines religieuses que l'on a, après lui, constituées en son nom, et qui ont

formé et forment encore les branches divisées du Christianisme ?

Nous venons de montrer ce qu'était, dans sa pureté, dans sa simplicité et dans sa grandeur, la pensée du Christ et sa doctrine. C'était la voie de la Rédemption du monde, la voie du salut de l'Humanité. Cette pensée se trouva trop large pour les temps, trop forte pour les intelligences qui en reçurent l'expression ; car, hélas ! peu après que le Christ eut payé de sa vie son amour pour l'Humanité, le bon sens de la doctrine commençait à être obscurci par l'ignorance et la subtilité, et le haut point de vue de la *Rédemption de l'Humanité universelle par l'incarnation universelle de l'Amour dans l'Humanité*, abandonné pour je ne sais quelle doctrine étroite et mystique d'une *Rédemption purement individuelle par les souffrances de Jésus-Christ*. Ah ! Jésus-Christ n'avait point dit qu'il venait racheter l'individu *par ses souffrances*, il avait dit qu'il venait racheter le monde *par sa doctrine*. Il n'avait jamais dit que la clause de la Rédemption était que la Terre se chargeât d'un crime de plus en le faisant mourir ; il avait dit que cette clause était dans l'exécution, par tous les membres de l'Humanité, du grand commandement : « Aimez-vous les uns les autres, » à la sanction duquel il fit l'holocauste de sa vie.

Nous ne pouvons, ainsi que nous l'avons déjà dit, entrer ici dans le développement, d'un haut intérêt pourtant, des causes de l'altération qui dénatura le véritable Christianisme, de si bonne heure que, pour retrouver pure dans les Évangiles la doctrine de Jésus, il faut tenir grand compte déjà de l'état d'esprit de ses biographes et de l'infériorité de leur vue par rapport à celle de leur Maître. Le trait caractéristique de l'infériorité des continuateurs se trouve généralement dans la substitution de la *mysticité* au *bon sens* (1), des hallucinations et des subtilités

(1) Une tentative moderne de formulation religieuse nous a présentée un caractère absolument analogue.

des disciples, à la raison élevée, calme et simple de la doctrine primitive.

Il fut bientôt déclaré que la *Promesse* était accomplie, que la Rédemption avait eu lieu par le sacrifice de Jésus, et, puisque le désordre et le mal continuaient toujours à désoler la Terre, il fallait bien alors prendre cette Rédemption dans le sens étroit et mystique d'un salut *pure-ment individuel et spirituel*, concernant l'autre monde, à l'exclusion de celui-ci, dont l'empire fut dévolu à Satan. La matière et l'esprit furent constitués en dualité hostile, les dogmes orientaux furent repris et formulés dans toute leur rigueur; et la doctrine des deux principes, la mythologie persanne et les théories platoniciennes qui en dérivait, infectèrent la doctrine du Christ et en troublèrent les eaux pures et limpides. Le mépris du monde devint le fondement de la loi religieuse. La souffrance fut érigée en vertu, proclamée en elle-même agréable à Dieu, et la nature humaine condamnée dans le plus grand nombre des Attraits qui lui ont été donnés par Dieu pour l'accomplissement de sa Destinée terrestre.

C'est ainsi que le lien du temporel et du spirituel fut rompu, que l'unité sociale et religieuse, établie dans la loi de Moïse et résultant de la pensée de Jésus, fut détruite; c'est ainsi que la chaîne de la tradition fut brisée, que la doctrine se constitua en hostilité avec le développement de l'Humanité, et que, se laissant envahir par les dogmes étrangers et reculant au delà de Moïse, elle fonda la **GRANDE HÉRÉSIE** et le **GRAND ILLOGISME** qui ont malheureusement prévalu dans toutes les Écoles chrétiennes. Toutes les Églises, en effet, après quelques siècles avaient définitivement rompu avec la tradition primitive ou mosaïque, subi le joug des dogmes étrangers, et porté la contradiction dans leur sein; car toutes en arrivèrent à condamner, au nom de Dieu, l'idée du bonheur sur la Terre, en même temps que la pensée propre de Jésus, se développant en elles, conviait l'Humanité à réaliser

les conditions de son bonheur et de son salut sur la Terre (aussi bien que dans les vies ultérieures), en y réalisant et y universalisant les conditions de la justice et de l'amour. Chose étrange ! les prêtres chrétiens enseignaient et enseignent encore : 1^o qu'il faut aimer la souffrance en elle-même (1), et se garder de chercher le bonheur sur la Terre ; 2^o que le Christianisme est la seule religion qui puisse établir et assurer la paix, la prospérité et le bonheur des peuples....

XIV.

Ainsi, deux forces contraires, deux pensées divergentes, deux tendances incompatibles furent déposées dans le Christianisme historique : l'*Œuvre propre* du Christ, qui continuait la tradition biblique et poussait l'Humanité en pleine voie de développement et de Rédemption ; et l'*Œuvre hérétique* des théologiens chrétiens, qui brisait la tradition, condamnait la nature humaine, réprouvait l'ASSOCIATION de l'Humanité avec le Monde, et lui défendait de marcher à la conquête de sa Royauté terrestre.

L'histoire des progrès accomplis dans la grande industrie, dans les arts, dans les sciences, dans le développement de la puissance humaine, notamment pendant les trois derniers siècles, est l'histoire de la lutte du Génie de l'Humanité (2) d'accord avec le principe de Jésus, contre les entraves imposées par ce dogme, — que l'on est obligé d'appeler le dogme *chrétien*, puisqu'il a été le fondement dogmatique du *Christianisme historique*, quoi-

(1) D. Pourquoi J.-C. est-il venu au monde dans une étable? R. Pour nous apprendre à aimer la pauvreté, l'humilité et les souffrances. — Voilà ce que demande et ce que répond encore le Catéchisme ; et ceci n'est point dit dans un sens relatif, mais dans un sens absolu.

(2) J'ai eu occasion de traiter avec quelque étendue cette question dans la brochure intitulée : *Trois Discours à l'Hôtel-de-Ville*.

qu'il soit la négation même du *Christianisme pur*, de la doctrine de Jésus, doctrine essentiellement favorable au développement de l'Humanité.

Le Christianisme historique s'étant laissé envahir par un principe étranger, hérétique, directement opposé au Génie de l'Humanité, aux Tendances qui la portent à prendre possession du Gouvernement du Monde, et ne pouvant cependant renier Moïse et Jésus, ne s'imposait pas seulement une contradiction doctrinale perpétuelle; il engendrait en outre une contradiction pratique monstrueuse qui devait singulièrement contribuer à détruire l'autorité de l'Église. Car comment les peuples pouvaient-ils rester indéfiniment respectueux spectateurs de la contradiction des actes de l'Église, de ses envahissements temporels, de son luxe, de ses richesses, de son avidité *pratique*, avec ses paroles, ses anathèmes *théoriques* contre les biens du Monde? L'Église ayant accepté un principe contraire à la nature humaine ne pouvait éviter, en tant que servie elle-même par des hommes, de se constituer, par ses actes, en protestantisme permanent contre son principe. En bonne logique, l'Évêque, pour être légitimement le *Chef spirituel* de son diocèse, aurait dû en être l'homme le plus pauvre, et le Pape n'était qu'un Scandale, s'il se trouvait dans la chrétienté un homme plus dénué et plus humble que lui. Or, il y a toujours eu dans l'Église flagrant désaccord entre les actes et le principe (1), jusque là que les Pontifes suprêmes de la

(1) Quelques mois après ma première communion, l'évêque de notre diocèse fit une tournée pour administrer à ses ouailles le sacrement de confirmation. Il arriva chez nous avec un train, des laquais, un équipage. C'était un spectacle inconnu dans notre petite ville. Le lendemain il officia et nous fit un sermon superbe sur le mépris des biens de ce monde, sur la nécessité d'aimer, pour gagner le ciel, la pauvreté, l'humilité et les souffrances. Malgré ma ferveur, la contradiction du sermon avec le train du prélat me scandalisa, me choqua vivement, et me fit faire des réflexions qui n'étaient pas dans l'ordre des meilleures dispositions à recevoir l'onc-

religion qui condamnait les biens vils de ce monde, s'en montraient avides au point de donner, à comptoir ouvert, les biens de l'autre en échange. Cette contradiction était un scandale permanent, qui devait amener l'affaiblissement moral de l'Église et préparer sa ruine (1).

XV.

L'hérésie religieuse que nous signalons produit donc deux grandes contradictions dans l'Église et dans la Doctrine :

1^o Contradiction fondamentale des principes entre eux :

2^o Contradiction scandaleuse des actes et des paroles ;
Et, ce qui est capital, elle mit la doctrine en guerre

tion sainte. Quinze jours après, grâce à mon évêque, ma foi très-ardente avait été brisée sous les coups répétés des questions que ma logique, si violemment éveillée, se posait sans cesse. Ces réflexions de l'enfant de dix ans et demi sont celles que les masses ont faites, et elles ont bien plus miné l'autorité de l'Église dans l'esprit des peuples, que les discussions théoriques des philosophes, dont l'Église s'est plainte avec tant d'amertume. (N. de la 1^{re} Éd.)

(1) On croit généralement aujourd'hui que Rome ne trafique plus sur les *indulgences*, ou que cette partie est du moins entièrement ruinée en France. c'est une grande erreur. Dernièrement une personne, assez haut placée, s'entretenant familièrement de ce sujet au Vatican avec un Cardinal de la cour de Rome, lui dit : — « Tout au moins, monseigneur, si vous avez encore des *indulgences*, ce commerce par le temps qui court ne doit plus être d'un grand rapport, surtout en France. » — « Détrompez-vous, » répondit en souriant le Cardinal, « votre France nous donne encore plus d'un million par an pour *indulgences*, et vous ne sauriez croire, ajouta le Cardinal, « à quelle quantité de révélations de famille et de crimes inconnus cette somme correspond. » — Je certifie cette réponse, qui, heureusement, donne à penser que, si Rome bénéficie encore sur les indulgences, c'est au moins en exigeant la confession et le repentir des crimes qu'elle absout, et non plus, ce qui était le comble de l'immoralité, en accordant l'impunité spirituelle pour *les péchés et les crimes* à commettre. Il y a donc eu progrès. (N. de la 1^{re} Éd.)

avec la nature humaine, avec les tendances de l'Humanité et son génie; de telle sorte que la religion, historiquement constituée sur cette hérésie, disputa à l'homme la route du progrès, tandis que sa tâche était de la lui ouvrir...

Notre but n'est pas de récriminer ici contre ce qui a été fait. Il faut tenir compte des temps et des circonstances, et on ne saurait nier qu'il n'y ait eu de grands cœurs parmi ceux qui ont mis le plus de zèle à engager l'intelligence dans ces erreurs. Mais ces erreurs n'en ont pas moins entraîné des résultats déplorable. Si le Christianisme avait été un développement pur, logique, large et compréhensif de la doctrine de Jésus, l'esprit humain descendant le cours majestueux d'une tradition imposante, dont la source remontait à l'origine du monde, pouvait, sous la puissance combinée de la Raison et de la Foi, avancer à pleines voiles vers la Rédemption promise, vers sa Destinée de gloire et d'harmonie. En acceptant dans son sein une contradiction de principe et un dogme opposé au Génie de l'Homme et à son développement, la doctrine, hélas ! paralysait le Génie humain au lieu de le stimuler, l'égarait au lieu de le guider, et introduisait dans son propre sein un germe fatal de dissolution.

Aussi est-il facile de voir comment ce principe funeste, dont l'Église ne sut jamais apercevoir le danger pour elle-même, prépara les succès négatifs du protestantisme et de la philosophie. — Dans la contradiction des actes et des paroles, Luther trouva un fort beau joint où introduire le levier du protestantisme, qui fit crouler de si larges pans de l'édifice. Le protestantisme, malheureusement, ne fut qu'une œuvre de révolte, une œuvre sans vue d'avenir, et, en somme, fort peu compréhensive. Par réaction contre les pompes mondaines et le luxe scandaleusement illogique de Rome, le protestantisme établit un culte nu, froid, décoloré; il fonda un fanatisme abstrait, et se complut dans la raideur et

l'étroitesse d'un puritanisme qui renforça, de tout son orgueil et de toute sa haine contre Rome, les teintes tristes, sombres, lugubres, du dogme de la malédiction du Monde. Le protestantisme a sans doute aidé la raison à s'affranchir de l'autorité ancienne par une révolte devenue malheureusement nécessaire; mais considéré en lui-même et *dogmatiquement*, il est très-certain qu'il n'a n'a été qu'une *œuvre de dissolution à tendance fortement rétrograde*.

A son tour, la philosophie a été, elle aussi, une *œuvre de dissolution*, mais à *tendance ultrograde ou progressive*. La philosophie, en effet, sans voir clairement l'avenir, sans affirmer religieusement à l'homme qu'il est fait pour une Destinée déterminée, pour une Harmonie préétablie, sans lui apporter un dogme nouveau, sans lui donner la foi pleine et forte que Dieu l'appelle à prendre en main le gouvernement du monde pour y universaliser la Paix, l'Ordre, le Travail attrayant et le Bonheur; la philosophie a levé la condamnation que le Christianisme avait jetée sur le Monde, elle s'est enorgueillie des conquêtes de l'Homme, elle l'a poussé dans les voies de la science et des arts, elle a applaudi aux développements de sa puissance, excité ses forces, émancipé sa raison, glorifié et embrasé son génie.

Il est manifeste que le mouvement de l'esprit philosophique moderne, considéré de haut, apparaît dans sa réalité comme une réaction du Génie de l'Humanité, non pas contre le Christianisme de Jésus, mais contre les doctrines hérétiques et anti-humaines de ses successeurs. Et en vérité, que peut reprocher l'Église à l'esprit moderne? d'avoir fait un retour de dix-huit cents années pour retrouver, pure, la doctrine de Jésus, ou; si mieux vous aimez, d'avoir conservé du Christianisme tout ce que Jésus y avait mis, en rejetant l'alliage des dogmes ffnestes ou absurdes qui, depuis dix-huit cents ans, altéraient la doctrine impérissable du Maître? Qui, en effet, dans notre siècle, a prêché contre le vrai Christia-

nisme, contre les principes du Christ, contre cette doctrine de paix, d'amour et d'union de la famille humaine, qu'il a apportée sur la terre, qu'il disait être toute la loi et les prophètes, et pour laquelle il est mort sur la croix? Personne. — La philosophie, la première, a adopté, a proclamé, a propagé ces principes et cette doctrine. Je me tiens pour fort assuré que Jésus-Christ reconnaîtrait comme orthodoxe telle œuvre de la philosophie du XVIII^e ou du XIX^e siècle, beaucoup plutôt que telle œuvre de la théologie catholique la plus pure. Aussi est-il très-vrai de dire, en parlant du Christianisme véritable, du Christianisme essentiel, qu'il est au'ourd'hui répandu chez tous les peuples civilisés, et qu'il possédera certainement l'univers entier; car l'excellence de la doctrine de la paix, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu, est acceptée en principe par tous les peuples civilisés, et sera reconnue un jour par toutes les nations plongées encore dans les ténèbres de la Sauvagerie et de la Barbarie.

XVI.

Mais ce qui n'existe pas aujourd'hui, ce qui n'a jamais existé, ce qui doit être l'objet des efforts de tous les hommes religieux, c'est l'application de l'idée, la réalisation du but, l'établissement du Christianisme pratique. — **EN THÉORIE**, en profession de foi morale, sans doute notre société est chrétienne, puisqu'elle reconnaît et confesse l'excellence de la doctrine de Jésus. **EN PRATIQUE**, elle ne l'est nullement. L'idée du Christ règne dans le domaine des idées; elle a pénétré les esprits, et la philosophie a beaucoup contribué à cette conquête; mais l'idée du Christ ne gouverne aucunement les relations sociales. Elle n'est pas le moins du monde incarnée dans les faits. Notre société l'honore, elle ne lui obéit pas. — Que cela soit, rien n'est moins étonnant; puisque, jusqu'à nous, les chrétiens catholiques et les chrétiens

philosophes eux-mêmes n'ont su tendre au Christianisme pratique que par de *simples exhortations morales adressées à l'individu*, exhortations dont l'impuissance est prouvée par l'expérience des siècles, et qui, inondassent-elles le globe pendant des milliers d'années encore, n'auraient pas plus d'effet pratique qu'elles n'en ont eu jusqu'ici, *tant que la forme sociale continuera à mettre en guerre les intérêts et les passions des hommes.*

C'est une déraison, c'est une très-réelle folie que d'en rester toujours inintelligemment et routinièrement à cette stérile moralisation de l'individu, de s'adresser toujours et exclusivement à l'individu, comme si les circonstances sociales qui pervertissent l'individu, qui impriment de fausses marches à ses passions, et d'où vient tout le mal, n'étaient absolument rien ! Est-il une plus étrange chimère, une plus déraisonnable utopie que d'attendre le Bien de l'universalisation de la vertu individuelle dans des circonstances sociales dont la nature est d'étouffer la vertu et de faire pulluler le vice ; où le vice a toujours été la règle et la vertu l'exception ; où les hommes vertueux ne peuvent pas même parvenir à vivre ensemble et à s'entendre ? Mais, grand Dieu ! voilà bien assez long-temps que l'expérience dure, et ils sont tous assez ridicules, ces moralisateurs éternels qui depuis tant de siècles versent abondamment leurs eaux morales dans des vases percés, sans avoir pu comprendre encore qu'autant que les vases resteront en cet état, ils ne parviendront jamais à les remplir ?

Si encore cette manœuvre n'était que ridicule, on pourrait s'en consoler ; mais ce travail de Danaïdes a si bien prévalu, qu'il a ôté jusqu'à la pensée du travail utile. Toutes les forces étant employées à moraliser et remoraliser vainement les individus, dans l'espérance de les amener au bien, on n'a pas songé à attaquer le mal à sa source, c'est-à-dire, dans la constitution sociale qui l'engendre, qui *tourne au mal* les passions et les facultés natives qu'un autre ordre de choses *tournerait au bien.*

Ainsi la foi à l'efficacité des vaines paroles d'un moralisme impuissant a trompé l'intelligence et l'a empêchée de vaquer à son œuvre.

Pour réaliser la pensée d'amour et d'union, il fallait construire des institutions sociales; on n'a construit que des sermons.

Si nous recherchons la cause de cette fallacieuse direction de l'intelligence, nous la trouverons encore dans l'influence fatale de ce dogme du MÉPRIS de la Terre et des choses de ce Monde. Comment, en effet, sous l'action de ce dogme, dont toute l'énergie était employée à détacher l'Homme de la Terre, eût-on pu reconnaître que l'arrangement et l'organisation des choses de la Terre était la question capitale du règne de l'harmonie sur la Terre, la condition souveraine de l'établissement du bien, de l'accomplissement de la loi de Jésus? Jésus avait indiqué le but, l'union religieuse de la famille humaine. La tâche de l'intelligence humaine était de découvrir les institutions sociales capables de réaliser cette union; et voici que le dogme, enseignant qu'il faut abandonner et mépriser tout ce qui concerne la Terre, renferme, dans le cercle étroit d'une vaine moralisation individuelle, cette grande pensée du Christ, qui ne peut devenir féconde qu'à la condition de conduire l'intelligence à la découverte d'une bonne organisation des choses de ce monde!...

XVII.

Nous avons montré comment la doctrine de Jésus, qui devait pousser l'Intelligence à poser et à résoudre le problème de la Destinée sociale, a été frappée de stérilité par l'adjonction des dogmes étrangers dont l'influence, donnant le change à l'esprit, lui enleva le champ des spéculations sociales pour l'abîmer dans d'oiseuses, d'égoïstes et de stériles contemplations mystiques, ou pour

le jeter dans le système d'une moralisation individuelle impuissante. Nous avons montré comment ces dogmes s'étant, de toute leur autorité sur l'esprit des peuples, opposés à la marche de l'Humanité vers la conquête de sa Destinée terrestre, l'esprit humain, sollicité par l'instinct de son développement, avait dû peu à peu se dégager des entraves de ses dogmes en se dégageant de l'autorité de l'Église qui les imposait. L'Église ne voulant point lever la condamnation qu'elle avait portée sur le monde, il était inévitable que le monde finit par divorcer avec l'Église.

Ce divorce, accompli dans les idées de la société moderne, a été enregistré par la philosophie. Tout homme de bonne foi et libre de préjugés reconnaîtra que cette séparation doit être exclusivement attribuée à l'obstination avec laquelle l'Église a maintenu l'entrave, les dogmes introduits dans le Christianisme postérieurement à Jésus. Et en effet, l'esprit moderne, en se dégageant de l'Église, a retenu les principes promulgués par Jésus et les a propagés avec aueur; — quoiqu'il n'ait pas su, jusqu'à nos jours, réaliser la transformation sociale qui aurait eu la puissance de leur donner la vie, de les incarner dans l'Humanité.

Ne craignons pas de le dire, ce divorce de l'Église et du Monde, cette révolte contre l'autorité dont le vaste réseau et l'imposante unité couvraient l'Europe, ont été en eux-mêmes un grand malheur; car si une autorité pareille avait su comprendre que sa tâche n'était pas seulement de tirer quelques âmes des griffes du démon, mais de conduire l'Humanité entière à ses Destinées glorieuses, si elle avait su conserver sa domination sur l'esprit des peuples en marchant toujours à leur tête, de grands maux, des luttes déplorables et de longs retards nous eussent été épargnés. Notre âge n'eût point subi les tortures du Scepticisme, les cruelles douleurs du combat de la Foi et de la Raison, de l'Autorité et de l'Intelligence; le Génie des Révolutions n'eût point ébranlé les

nations et dévasté la Terre..... — Sans doute nous arriverons, malgré cette guerre intestine des idées et ces scissions armées des intelligences humaines. Combien cependant n'eût-il pas été plus heureux et plus beau que l'Humanité, avertie par la *Parole* qui a retenti il y a dix-huit siècles, et mise, par le *Pouvoir* qui s'était fondé sur cette Parole, en possession de la connaissance du but qu'elle devait atteindre, eût marché *directement, rangs serrés, et ralliée sous le drapeau d'une seule et puissante AUTORITÉ*, à la conquête de sa **DESTINÉE TERRESTRE (1)**, qui est sa légitime et harmonique domination sur le Monde ! Mais le *Passé* est passé, et l'**AVENIR** seul nous appartient. Songeons donc à l'Avenir.

XVIII.

Aujourd'hui le résultat de la guerre engagée entre le dogme et la nature humaine ne saurait être douteux. Par le fait, et dans la vie pratique et réelle, la société a marché par-dessus le dogme. L'Industrie, les sciences, les arts, le travail en un mot, se développent avec énergie, et l'individu qui, à l'imitation des Pères du désert ou des Moines du moyen âge, passerait sa vie à s'in-

(1) La *Genèse* de Moïse est toute pleine de cette idée, que la Destinée terrestre de l'homme est le gouvernement de la Terre. Elle est exprimée de la manière la plus formelle et la plus éclatante dans le chapitre premier, où, après avoir meublé la Terre de ses créations animales et végétales, Dieu fait l'homme à son image, et lui donne autorité sur tous les règnes créés. *L'homme fait à l'image de Dieu* qui règne dans les cieux et gouverne l'Harmonie des Mondes, ne peut remplir sa Destinée qu'en régnant sur la Terre et gouvernant l'Harmonie des choses de cette Terre dont la gestion lui est subdéléguée. Loin donc que la volonté de Dieu soit que l'homme néglige la Terre et abandonne le soin des choses confiées à sa garde, la volonté de Dieu est que l'homme, déployant son activité intelligente, établisse et maintienne dans le domaine de son empire les lois d'Ordre et d'Harmonie que Dieu établit et maintient dans le domaine des cieux.

fliger des macérations, des privations, des douleurs, dans le simple et unique but d'être agréable à Dieu et de gagner de bonnes notes pour l'autre monde; celui qui rechercherait ainsi la souffrance, pour le seul mérite de la souffrance, en vue de son salut individuel, paraîtrait constituer, dans notre société du XIX^e siècle, une anomalie bizarre. Sans doute, il est encore des personnes qui croient faire œuvre méritoire en s'imposant, à certaines époques, certaines privations; mais ces faibles concessions, ces vains hommages au dogme détrôné ne servent qu'à mieux manifester son actuelle débilité. Et, en effet, à part quelques instants d'exception, ces mêmes personnes s'environnent de tout le confort qui plaît à leur caractère, et dont leur position leur permet la jouissance. Je vous vois bien jeûner à vigile et à quatre-temps, mais je ne vous vois pas abandonner vos intérêts, délaisser vos droits de *propriété des choses de la terre*, et repousser les *avantages de la fortune*, c'est-à-dire les *pompes de Satan*. Malgré vos jeûnes et vos austérités, je vous vois être à vos droits aux choses du monde, tout autant et souvent bien plus que ceux qui ne jeûnent pas, qui ne portent pas de cilice!

Si le mépris RÉEL et EFFECTIF des biens de ce monde, si l'amour et la recherche sincère de la pauvreté, de l'humilité et des souffrances, constituent un commandement essentiel du Christianisme, une condition *sine qua non* de salut, il est certain qu'il n'y a pas aujourd'hui dans la société un seul homme en état de raison, catholique ou protestant, qui soit chrétien et qui agisse de façon à éviter l'enfer. Et en vérité, autant on est disposé à la vénération pour l'homme qui s'impose des privations **DANS LE NOBLE BUT de secourir ses frères**, d'être agréable à Dieu par la combinaison sublime de la charité et du sacrifice, autant on aurait de pitié pour un pauvre égaré qui se créerait de *stériles souffrances* dans l'idée (égoïste et injurieuse à Dieu si elle n'était une folie) que cette douleur inutile plaît au Créateur et attire ses bonnes

grâces. Vous avez tonné contre les idolâtres qui offraient à leurs dieux, croyant mériter leur faveur, le sang de quelques victimes humaines..... et, malheureux que vous êtes ! vous aviez conservé, perfectionné et raffiné ce principe détestable, en proclamant que l'holocauste de toutes les douleurs humaines était l'offrande la plus agréable à notre Père céleste, plein de bonté et de miséricorde !

Dans quel but donc le catholicisme et le protestantisme continuent-ils encore à plaider un dogme suranné ? Pourquoi s'acharnent-ils, si infructueusement et si maladroitement, à associer encore aux vérités du Christianisme, acceptées par l'esprit moderne et propagées par la philosophie elle-même, une cause perdue, perdue sans retour, des principes hostiles au développement de la société, dont la société ne veut plus, dont elle ne tiendra certainement aucun compte ? Au milieu de ce mouvement qui emporte toutes les forces vers l'industrie et le travail (dont l'essence est de produire, d'enrichir, de pacifier, et qui n'attendent plus qu'une *organisation convenable* pour mettre l'Humanité en possession de tous les beaux fruits matériels, moraux et religieux, dont elle est appelée à jouir) ; dans des temples où le clergé lui-même se plaît à entasser toutes les coquetteries de l'art, toutes les séductions du luxe, et émanant de ces chaires sculptées, peintes, enjolivées et dorées à merci, nous entendons des voix qui grondent, au nom de Dieu, contre les biens de ce monde ! qui tonnent contre les jouissances de l'industrie et de l'aisance, contre les pompes des arts et du luxe, et qui anathématisent, en phrases élégamment cadencées, ce Monde que l'on s'obstine, comme aux plus sombres jours du moyen âge, à appeler l'Empire de Satan !...

Quoi donc ? mon expression n'est pas assez forte si je dis que vous subissez le joug du Monde ; pour être vrai, je dois dire que vous adorez le Monde, que vous lui dressiez des autels dans vos temples, que vos temples mêmes sont ses temples à lui : et ces temples que vous lui avez éle-

vés, où vous entretenez avec soin son culte et sa magnificence, retentissent de vaines imprécations que lui prodigue avec une fougue puérile votre faconde vaine ! Que signifient de pareils sermons dans de pareils temples (1) ? et pourquoi vous plaisez-vous à vous déconsidérer ainsi vous-mêmes et à compromettre, par des inconséquences solennellement ridicules, les enseignements que le Christ a laissés aux hommes, et la doctrine dont vous devriez être les plus purs et les plus intelligents organes ? Dans leurs temples nus et dépouillés, les orateurs protestants, au moins, conservent une logique apparente, puisque le temple protestant ne proteste pas, comme le temple catholique, contre la parole dont ses voûtes retentissent. — Remarquez bien que nous ne vous demandons pas de satisfaire la logique en transformant vos temples et en vous mettant à l'unisson du protestantisme, mais bien en transformant votre parole.

Nous n'ignorons pas qu'à envisager le *mépris des biens de ce monde* du côté de la rhétorique, c'est un fort beau texte de sermon, et que l'on peut sur cette réprobation construire très-facilement des périodes de la plus belle allure. C'est là certainement une des raisons principales pour lesquelles nos prédicateurs se plaisent tant à ce texte. Il y a de si formidables antithèses, de si beaux effets dramatiques, dans cette matière ! Mais outre que ces effets sont bien rebattus, qu'ils sentent fort l'amplification de collègue et appartiennent de droit à la littéra-

(1) Allez écouter un sermon contre le monde et le luxe, dans l'église de *Notre-Dame-de-Lorette*, et essayez d'accorder les idées que le catholicisme vous y donne par les yeux avec celles qu'il vous y donne par les oreilles ! Pourquoi le clergé qui vient de décorer cette église comme une salle de bal, et qui même y monte de fort jolis concerts tout en y sermonnant comme nous disons, ne prend-il pas le costume fashionable et ne court-il pas les bals pour y prêcher le mépris du monde aux dames pendant la valse et la contredanse ? Je verrais là une *coutume* nouvelle, mais non pas une *logique* différente. (*Note de la 1^{re} édition.*)

ture facile, à l'éloquence de pacotille, des convenances de rhétorique ne devraient en aucun cas, surtout dans la chaire religieuse, faire manquer aux convenances de la raison et du bon sens. Or, il n'y a pas de raison à prêcher, sans relâche, à une société, des commandements qu'on la sait fort décidée à ne mettre pas en pratique, et auxquels on est bien décidé soi-même à ne pas obéir; et il n'y a pas de bon sens à associer la religion que l'on est chargé de défendre, à une idée fausse et funeste que l'on sait parfaitement perdue et perdue sans retour.

De bonne foi, nos prédicateurs et nos écrivains puritains, catholiques ou protestants, croient-ils qu'ils peuvent être pris au sérieux? qu'à leur voix la société va abandonner l'Industrie pour s'absorber dans de fainéantes contemplations, et cesser de travailler pour s'administrer la discipline? De bonne foi même, ces messieurs désirent-ils qu'on les prenne au sérieux, qu'on obéisse à leurs théories? souhaiteraient-ils que leur éloquence amenât chacun à se détacher du monde, à abandonner le travail, la production, les arts et tout ce qui est nécessaire à la vie, à la force, à la richesse et au progrès de la société? Quelle société serait possible, si, conséquemment au dogme absurde du mépris du monde et de ses biens, l'homme cessait toute association de son activité et de son intelligence avec cette Terre à laquelle Dieu a donné la bienfaisante fécondité qui nous fait vivre?

Chose étrange! les prescriptions et les dogmes de ces messieurs, exécutés à la lettre, dissoudraient, ruineraient la société! Si nous étions tous parfaits à leur manière, notre génération s'éteindrait dans les jeûnes, dans les macérations et dans la misère; et, non contente de son douloureux et lent et pieux suicide, elle se garderait de procréer une génération qui la remplaçât, car la continence absolue, au dire des mêmes doctrines, est plus agréable à Dieu que les unions même légitimées par le sacrement!

Ministres de Dieu, les lois de Dieu sur l'homme sont écrites dans la nature de l'homme, dans les attraits normaux de son âme et dans les organes de son corps. Si Dieu voulait que nous accomplissions des lois opposées aux lois de notre Être dont il est l'auteur, en vue desquelles il nous a créé des organes et des attraits naturels, **S'IL NOUS FAISAIT VOULOIR ET NOUS DONNAIT DES ORGANES POUR ACCOMPLIR, ET SI, EN MÊME TEMPS, IL NE VOULAIT PAS L'ACCOMPLISSEMENT DE CE QU'IL NOUS FAIT VOULOIR ET NOUS EN PUNISSAIT**, il serait le plus inepte des Êtres ou le plus odieux des tyrans... Avisez donc, si vous voulez que vos frères respectent vos enseignements, si vous voulez reprendre sur eux une légitime influence, à ne pas faire tomber Dieu dans des contradictions méprisables; car à ces contradictions nous ne vous reconnaitrons pas pour les vrais interprètes de la Raison divine. Si vous restez inférieurs même à la Raison du siècle, vous qui devriez l'éclairer et la guider, la Raison du siècle passera à côté de vous avec le sourire d'un juste dédain; et votre puissance, qui pourrait encore ressusciter, glorieuse et grande, à la condition d'être intelligente et propice au Monde, achèvera de périr... Ne voyez-vous pas qu'en prêchant le suicide à la Fille de Dieu sur la Terre, à l'Humanité qui a grandi et qui sent sa vie et ses forces, vous vous suicidez vous-mêmes?

Il faut le dire à l'autorité religieuse comme à l'autorité politique : Vous ne pouvez ni dompter ni réduire le monde, vous pouvez seulement le gouverner. Mais vous ne le gouvernerez qu'à la condition de reconnaître et de comprendre sa vie réelle, la vie réelle et actuelle de la société, et d'agir conformément aux convenances de son développement matériel et spirituel. Que si, par aveuglement ou par obstination, vous vous renfermez dans les formes usées, impuissantes et fausses d'un passé, passé sans retour, vos temples seront comme des tombeaux vides au milieu d'une cité active et populeuse, et de nouveaux temples, qui seront les *temples des vivants*, s'élève-

ront à côté des tombeaux des morts : — car le sentiment religieux, ce haut et impérieux besoin de la belle nature humaine, ne peut périr dans les sociétés ; et les sociétés, en religion comme en politique, finissent *par se faire satisfaction* quand on refuse de leur donner satisfaction.

Ne vaudrait-il pas mieux pourtant qu'une transformation nécessaire, inévitable, forcée par le développement de la vie sociale et **BONNE**, se développât par l'autorité ancienne, que contrairement à cette autorité, ou à côté d'elle et sans son concours ? Et comment cela pourrait-il être, si vous vous obstinez à poursuivre vous-mêmes l'amoindrissement de votre influence en continuant à tenir aux hommes de notre temps un langage qui n'est plus de notre temps, un langage qui n'a aucun rapport avec la réalité des choses, avec la vie de la société, ou qui ne s'y rapporte que pour la foudroyer par des anathèmes, grotesques à force d'être solennellement impuisants ? La société d'aujourd'hui n'est pas un monastère du XII^e siècle : Paris n'est pas un cloître et ne se dispose guère à le devenir ; et cependant vous nous parlez comme si cela était ou pouvait être ! Aussi, pendant que vous demeurez dans ce monde qui n'existe pas, dans ce monde conventionnel, le monde réel marche, vit, agit, bien ou mal, *mais sans vous*, sans votre concours, sans votre influence, sans seulement écouter vos sermons ; ou, si par hasard, par caprice, par mode ou par passe-temps, il en écoute un, il dit : « Ce prédicateur a un bel » organe, ce prédicateur n'improvise pas bien, ce prédicateur a beaucoup de talent..... ; » et sur des éloges ou des critiques de ce genre, il retourne à la vie réelle et à ses affaires..... Ce n'est certes pas là l'effet que je voudrais de la parole du prêtre. Mieux vaudrait l'absence de culte que ce simulacre sans vie et sans influence.

XIX.

Mais, dites-vous, le mal vient de ce que le Siècle est sans religion.

Holà ! ces paroles par lesquelles vous portez accusation contre le Siècle sont précisément votre condamnation ; car elles soulèvent un **POURQUOI** formidable qui retombe sur vous de tout son poids et vous écrase... **POURQUOI le Siècle est-il sans religion ?** — Direz-vous que l'homme ne naît plus avec le besoin religieux, avec la capacité du sentiment religieux, avec la faculté religieuse ? Non ; car l'enfant qui vient au monde aujourd'hui n'est pas différent de celui qui venait au monde il y a cinq cents ans, il y a mille ans, il y a vingt siècles. Non encore, car le besoin d'une satisfaction religieuse est tel, qu'aujourd'hui même il conduit dans vos temples des hommes qui n'ont pas foi en vous, mais qui, à défaut de la réalité dont le besoin les tourmente, vont y chercher des ombres en pâture...

POURQUOI donc le Siècle est-il sans religion ? — PARCE QUE VOUS, dont la fonction était de maintenir, de cultiver, de développer la Religion dans la société, vous avez manqué à vos fonctions et fait défaut à votre tâche !

Chose étrange entre toutes, que ce soit vous qui accusiez en disant : *le Siècle est sans religion !*

Le Feu Sacré est éteint ! — Et voici que le Collège des Vestales, à la garde duquel il était confié, et qui l'a éteint ou laissé éteindre entre ses mains, paraît devant le Peuple Romain... Vous croyez que le Collège des Vestales se présente de l'air morne et contrit des accusés, des coupables et des supplians ? Non point, en vérité. C'est la tête haute et d'un ton accusateur, qu'il s'adresse à la foule et prétend la condamner en la frappant de cette parole : *le Feu sacré est éteint !*

Église catholique ! oui, la société est sans religion.....

Et c'est pourquoi la société vous demande compte ; car c'est vous qui vous étiez chargée d'alimenter le sentiment religieux dans son sein ! Qu'avez-vous fait du Feu sacré confié à votre garde ? et pourquoi aujourd'hui le Feu est-il éteint ? La société vous avait-elle rien refusé de ce qui était nécessaire à l'accomplissement de votre ministère, elle qui s'était livrée sans réserve à votre toute-puissance !

Vous rejetez la faute sur l'esprit de révolte, sur l'incrédulité et la perversité des temps modernes..... Eh ! comment ne voyez-vous pas que vous répondez par le fait même qui vous accuse et qui vous condamne ? Car d'où est-il sorti, cet esprit d'incrédulité et de perversité dont vous parlez ? N'est-il pas le fils de vos œuvres ? Vous avez possédé la société tout entière, vous l'avez tenue tout entière entre vos fortes mains pendant des siècles. Vous preniez les générations dès le jour de la naissance ; vous marquiez *de votre signe* les enfants des hommes avant qu'ils eussent pressé la mamelle de leur mère, et vous exerciez autorité sur eux jusqu'au tombeau..... Que dis-je ? Votre autorité s'étendait, mystérieuse, terrible, omnipotente, au-delà de la tombe elle-même et réglait les comptes de l'Éternité ! Aucun acte de la vie, aucun homme ne vous échappait, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Vous façonniez à votre convenance l'esprit des enfants du Père et l'esprit des enfants du Roi. Le réseau de votre domination enlaçait les palais et les chaumières et couvrait la terre ! Église catholique ! vous seule avez eu la plus formidable puissance qui fut jamais ; car vous seule avez réalisé, pour votre principe, un *système d'enseignement un et universel* ; et aujourd'hui encore, quand l'Université, qui d'ailleurs accepte votre enseignement, donne à quelques centaines de mille créatures humaines, en France, son instruction spéciale, vous donnez la vôtre, dans vos chaires, à trente-deux millions d'enfants !

Et c'est après avoir ainsi tenu, dominé, possédé, élevé, gouverné la société tout entière pendant des siècles, que

vous venez vous plaindre des actuels résultats d'irréligion et récriminer de ce que le monde vous échappe? Eh! si la Société vous échappe, malgré la domination absolue que vous aviez étendue sur elle, c'est donc que votre action, qui devait lui être propice, heureuse et maternelle, était devenue singulièrement lourde, oppressive, hostile. Si vous aviez favorisé la vie et le développement de l'Humanité, sur laquelle vous aviez toute influence, toute autorité, **ET DONT VOUS ÉLEVIEZ LES ENFANTS**, pourquoi et comment l'Humanité se serait-elle dressée contre vous? Si vous aviez toujours été ce qu'il y avait à chaque époque de plus vrai, de plus utile, de plus intelligent, pourquoi et comment auriez-vous perdu votre influence? Car vous étiez omnipotente, et l'esprit de révolte, d'insubordination et d'orgueil individuel, dont les générations modernes sont maintenant pénétrées jusqu'aux os, n'était pas né.

Église, Église! pourquoi vos fils se sont-ils tournés contre vous? Les philosophes et leurs pères ont été vos fils et vos élèves.

Église! vous n'avez pas voulu marcher avec l'Humanité qui a marché; vous n'avez pas voulu enlever vous-même, en modifiant vos dogmes barbares, ou en les laissant tomber dans l'oubli et passant outre avec l'intelligence moderne, vous n'avez pas voulu enlever les obstacles que vos dogmes faisaient sur notre chemin; vous n'avez pas voulu tenir aux Peuples grandis en force, en raison, en intelligence, à l'Europe policée, industrielle et savante, un autre langage que celui avec lequel vous soumettiez, dans les premiers siècles, les grossières légions des Goths, des Huns et des Vandales; vous ne voulez dire ni plus, ni moins, ni autrement aux Français d'aujourd'hui, que vous ne disiez aux Franks de Clovis ou de Mérovée...

A cela vous répondez que c'est ce qui fait votre gloire, car la vérité est identique à elle-même dans tous les temps et dans tous les lieux, et ne saurait varier au gré

des circonstances. — Le principe est juste, mais ne démontre point la justesse de l'application que vous en faites. La vérité ne change pas : les vérités mathématiques découvertes par Pythagore, Platon, Euclide et Archimède, sont certainement tout aussi vraies aujourd'hui qu'au temps où ces géomètres les découvrirent. Il en est manifestement de même de la loi morale proclamée par Jésus. Mais si l'invariabilité est un des caractères de la vérité, cela ne prouve nullement qu'une erreur devient une vérité par l'obstination qu'une corporation peut mettre à la soutenir invariablement.

XX.

L'homme étant fait pour connaître et aimer la vérité, il arrive que lorsqu'une vérité lui est révélée et qu'il l'a comprise et acceptée, il la conserve sans modification et sans altération dans le trésor de sa connaissance. L'évidence de cette vérité conquise ne diminue pas pour lui au fur et à mesure que son intelligence se développe. Au contraire, cette évidence n'en est que plus profondément et plus généralement sentie dans l'Humanité. Ainsi, *quand une chose est vraie, l'Humanité ne peut cesser de la comprendre vraie en s'éclairant davantage.* Voilà pourquoi les vérités géométriques dont nous parlons et la vérité morale du principe de Jésus-Christ, brillent aujourd'hui, dans la liberté de la conscience humaine, d'un jour aussi pur, plus pur même ou au moins plus complet qu'à l'époque où cette conscience en a pris possession pour la première fois.

Quant au dogme de la sainteté du mépris des choses de la terre et du renoncement au monde, vous avez bien pu y croire à une certaine époque et le faire accepter comme un acte de foi, par la prodigieuse et légitime influence de votre supériorité sur des populations incultes et ignorantes, et parce que des nuages épais obscurcis-

saient totalement encore à cette époque la Destinée humaine. Mais votre obstination à demeurer aujourd'hui dans une erreur que l'esprit humain abandonne, et que vous croyez devoir à vos prétentions d'infaillibilité de prêcher comme vous la prêchiez il y a dix et quinze siècles, prouve certainement la fixité de ces prétentions, mais non pas la fixité du dogme dans la conscience libre de l'homme. Or, c'est cette fixité de l'assentiment de la conscience libre à l'idée qui serait une manifestation de vérité en sa faveur.

Voyez la différence du *vrai* et du *faux*. Au principe de Jésus vous avez mêlé des dogmes étrangers et hérétiques. Pour un temps vous avez fait accepter le tout ensemble aux hommes. Mais au fur et à mesure que l'intelligence humaine, cette noble fille de Dieu, a grandi et s'est débarrassée de ses langes, elle a compris avec plus d'évidence, elle s'est assimilé avec plus de force le principe de Jésus, parce que ce principe, en tant que vérité, était adéquat de cette intelligence dont la vérité est l'aliment essentiel et en quelque sorte la substance intégrant. Et cependant que le principe de Jésus s'élevait, brillant d'un éclat de plus en plus vif, les dogmes faux auxquels il avait été associé et qui bénéficiaient du reflet de sa pure lumière, ces dogmes allaient pâlissant, se ternissant, s'obscurcissant. Et voici que le principe de la paix et de l'amour, qui s'est victorieusement dégagé, dans la conscience humaine, des idées tumultueuses, guerrières, mystiques et barbares du moyen âge, rejette aujourd'hui cet alliage impur des religions antérieures, ce cortège hétérogène des métaphysiques platoniciennes, des cosmogonies et des théogonies égyptiennes et orientales dont étaient imbus les sophistes et les docteurs qui, lors de leur conversion au Christianisme, les introduisirent à flots écumeux dans la doctrine de Jésus.

L'Esprit moderne, en conservant la conception de Jésus, l'excellence du principe de la paix, de l'amour, de l'union des hommes entre eux et avec Dieu ; en repous-

sant les dogmes échafaudés sur les données hérétiques dont nous venons de parler, et notamment le dogme de l'éternelle et fatale malédiction de la Terre, de la colère et de la vengeance du Créateur contre ses créatures, de l'expiation des fautes non commises; en marchant visiblement vers la conception d'un Dieu puissant et bon, qui veut le bonheur de l'Humanité, qui lui permet les plus grandes et les plus belles espérances, qui l'appelle à réaliser sur la Terre, au sein des jouissances légitimes dévolues à son rang, le travail glorieux qui est sa tâche dans l'Œuvre éternelle de l'Harmonie des choses; à prendre dans ce travail et par ce travail un développement qui la conduise à des Destinées ultramondaines plus glorieuses encore..... L'Esprit moderne, en avançant vers cette FOI NOUVELLE, brillante des plus pures et des plus vives clartés de l'espérance et de l'amour, a procédé à la séparation du bon grain de la doctrine de Jésus d'avec l'ivraie des doctrines étrangères. Il a expulsé les *erreurs des nations* introduites dans la doctrine lorsque la puissante main du Christ n'était plus là pour faire obstacle à leur invasion, et qui la dénaturèrent absolument après les premiers siècles.

En obéissant aux tendances que nous signalons, l'intelligence humaine, loin de répudier Jésus, revient donc évidemment à sa pensée même, au Christianisme pur et primitif. Et elle y revient, non pas pour rejeter cette grande pensée dans des régions abstraites, mystiques et stériles, comme firent autrefois les philosophes grecs convertis au Christianisme; non pour la chasser de la réalité actuelle et vivante, non pour la renvoyer du Monde où nous sommes, en la confinant dans celui où nous ne sommes pas encore; pas pour ne lui demander qu'une simpliste et vicieuse *moralisation individuelle*, impuissante au sein des conditions sociales dépravatrices où l'homme est placé; mais pour organiser des conditions sociales conformes à cette pensée d'union et d'harmonie, capables de la réaliser sur la Terre, de l'incarner dans l'Humanité.

Notre terre, comme tous les globes qui peuplent le ciel, est un Enfant du ciel, et nage dans ses feux et dans sa lumière. Elle est appelée, avec son Humanité, à prendre part au concert paradisiaque de l'Éternelle Harmonie des mondes. Voilà la Foi qui va remplacer le dogme faux, décevant et funeste, de la terre exilée du ciel et maudite de Dieu. Cette Foi nouvelle, c'est la chaîne d'or qui bientôt rattachera la terre au ciel, l'Humanité à l'Univers et à Dieu. Nous avons assez prouvé d'ailleurs qu'elle est la conséquence logique de la pensée du Christ; qu'elle est au principe fondamental de sa doctrine ce qu'un jeune arbre, riche du plus beau feuillage, couvert de fleurs parfumées auxquelles succéderont des fruits savoureux, est à la semence d'où il est sorti.

Ainsi, nous devons reconnaître avec joie et proclamer avec orgueil que la Vérité, qui est absolue et qui ne varie ni avec les temps ni avec les lieux, loin d'être exposée à périr dans la conscience de l'Humanité au fur et à mesure que celle-ci se fortifie, se développe et s'éclaire, s'y établit, au contraire, toujours plus puissante et plus lumineuse; tandis que les erreurs qui l'accompagnent dans cette même conscience, sont expulsées tôt ou tard. — L'intelligence humaine est comme un van et comme un crible. Le van et le crible peuvent recevoir des pierres et de la poussière avec le bon grain; mais le crible séparera les pierres, le van chassera la poussière, et le bon grain finalement restera sans perte et sans mélange. — Ces opérations sont souvent bien longues. Le travail de l'Humanité, dans les troubles et l'anarchie des époques subversives, n'est pas progressivement continu; il est souvent interrompu pour être repris à de longs intervalles; mais enfin se fait-il à travers les préjugés, les difficultés, les obstacles de tout genre; et les soldats de la Vérité ne doivent jamais cesser d'avoir bon courage, car s'ils peuvent succomber à la peine, si le plus souvent ils succombent, leur cause triomphera, et c'est là, en définitive, ce qui doit être à leurs yeux l'important.

XXI.

Arrivons, en nous résumant, au fait que nous voulons signaler pour finir.

L'intelligence humaine, avons-nous établi, après avoir accepté des dogmes faux, absurdes, funestes, sur Dieu, le Monde, l'Homme et la Destinée, s'est révoltée contre ces dogmes et contre l'autorité qui les avait imposés et qui les maintenait. Tant qu'elle eut un combat sérieux à soutenir, le combat suffit à son activité. Mais après la victoire, comme Ève après sa première révolte et sa première conquête, l'âme humaine se vit nue ! elle se trouva sans dogme, sans religion, sans idée supérieure et directrice, sans foi. Alors le besoin du plus noble, du plus sublime de ses aliments s'est de nouveau révélé en elle. Dévastée, dévorée par un scepticisme aride, Ève a poussé des gémissements lamentables, elle a compris qu'une croyance religieuse était aussi nécessaire à l'homme social que le pain au corps de l'homme individuel.

La manifestation de ce besoin a réjoui les soldats arriérés des vieux dogmes, car ils n'en ont pas compris le sens : ils ont cru qu'elle indiquait un retour à l'esprit du passé. Quelques caractères faibles ou légers, des hommes fatigués, des littérateurs inconséquents, romanciers, feuilletonnistes, avides de parler religion et philosophie pour orner leur futilité ; des jeunes gens irréfléchis, frappés des beautés de l'art chrétien dont notre siècle a retrouvé l'intelligence, visitant le passé avec leur imagination, amoureux des belles madones et des naïves légendes, ont cru aussi que la société allait débonnairement reprendre la foi du moyen âge. — Ce sont là des jugements insensés ou plutôt puérils ; car il est bien facile de reconnaître que, loin de la ramener au passé, le travail qui s'opère dans la société l'en éloigne davantage. En effet, l'esprit humain qui avait secoué les dogmes anciens

et qui s'était arrêté dans de simples négations, reconnaissant aujourd'hui la nécessité d'une croyance et cherchant une affirmation qui ne sera certainement pas celle des moines du XII^e siècle, continue évidemment son cours vers l'idée de l'avenir, bien loin de retourner aux dogmatiques du passé. L'homme ayant présumé à la prise de possession de la Terre par un développement décisif de sa force, de son intelligence, de son industrie, ne peut plus reprendre la croyance insensée et ignorante qui avilissait la Terre. Il doute encore, mais il lui faudra bientôt la croyance intelligente et lumineuse qui fera de la Terre l'une des oasis du Ciel.

L'idée claire et brillante de la Destinée de l'homme, telle que nous la faisons connaître, n'a donc pas encore illuminé et ne possède pas tous les esprits; mais l'avenir lui appartient incontestablement. Déjà, en effet, à part quelques obstinations étroites, les esprits sérieux se tournent du côté de la question sociale, et pressentent le règne de la liberté, de l'harmonie, du bonheur sur la Terre. Qu'il y ait encore dans les intelligences beaucoup de timidité, de nombreux préjugés, du trouble et de la contradiction, nous ne le nions pas. Il n'en est pas moins évident que l'on marche du côté de la lumière : et la grande preuve que nous avons à en donner, c'est que jusque dans le sein des églises protestantes et de l'église catholique elle-même, on commence à reconnaître que la doctrine du Christ a été faussée dans ses applications; que, loin d'avoir exclusivement pour objet le *salut exceptionnel de l'individu* dans l'autre monde, son objet principal est le *salut social de l'Humanité* dans cette vie aussi bien que dans les autres vies; on reconnaît enfin qu'on ne peut restituer au Christianisme sa légitime grandeur et sa puissance qu'à la condition d'accepter cette interprétation qui montre dans l'Évangile la **SOURCE PRIMITIVE DE TOUTE VUE FÉCONDE SUR L'AMÉLIORATION DE LA SOCIÉTÉ.**

Que de pareilles tendances intellectuelles se manifestent dans la société laïque, qui, sans vouloir se départir des conquêtes de la philosophie, veut conquérir une idée religieuse d'accord avec la raison et avec ses pressentiments, vagues encore, sur l'avenir de l'Humanité, rien n'est plus naturel. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce mouvement intellectuel agite aujourd'hui les rangs du clergé où l'esprit nouveau pénètre. Et en vérité, n'était-il pas impossible qu'un corps aussi nombreux, renfermant tant de membres pleins de lumières, de hautes vertus et de bons désirs, restât absolument en arrière et ne suivit pas la marche de la société ambiante? Aussi cette idée germe et se développe dans son sein, que, pour remettre l'Évangile à la place où il doit être dans l'esprit des peuples, il faut le leur présenter non comme répudiant et damnant le monde, mais comme annonçant et promettant au monde le règne des lois de Dieu et les fruits de justice, de liberté, de paix et de bonheur dont seules ces lois peuvent le couvrir.

Beaucoup de prêtres catholiques et protestants, surtout en France et en Allemagne (et déjà même en Angleterre et aux États-Unis), comprennent donc que le caractère essentiel de toute religion, et à plus forte raison celui de la religion de Jésus, doit être de rallier ou de relier les hommes; que, loin par conséquent de se reléguer en dehors du monde et de la société, la religion a pour but féconder le monde et attendre son propre développement du développement de la sociabilité humaine avec laquelle elle se confond, et dont elle n'est et ne peut être que le fait synthétique et suprême (1).

Malheureusement les dépositaires de l'autorité sont précisément, dans le corps ecclésiastique, les hommes qui comprennent le moins la portée des tendances de l'esprit

(1) J'écrivais ces lignes en 1835. L'heureux mouvement de transformation qu'elles signalaient a fait de nouveaux et grands progrès depuis cette époque. (Éd. de 1848.)

moderne ; leurs répugnances à l'endroit des transformations sociales que les temps commandent et que le Génie de l'Humanité va bientôt accomplir, sont si fortes que, sans aucun doute, l'*Eglise* (officielle) laissera au *Monde* l'initiative de ce mouvement d'organisation pacifique qui réalisera la pensée de Jésus, et dont l'accomplissement était sa propre tâche à elle-même !

XXII.

Au reste, il ne faut pas accuser trop fort. L'Eglise a été inintelligente, elle a cessé de marcher à la tête des peuples, elle s'est réfugiée et renfermée dans le passé, elle a laissé l'esprit nouveau se former en dehors d'elle sans y prendre part ; elle a voulu le *statu quo* et prononcé un anathème général contre toute transformation ; cela est vrai. Mais cet esprit nouveau à son tour a été long-temps tracassier et révolutionnaire ; la philosophie n'a long-temps fait que des monceaux de ruines, et les nations sont encore tout imprégnées des dissolvants terribles avec lesquels elle a miné et renversé les trônes et les autels.

Ainsi, malgré des tendances et des désirs incontestablement progressifs, la philosophie, faute d'avoir conçu clairement et distinctement la Destinée de l'homme et d'en avoir reconnu les voies pacifiques et régulières, n'a su inaugurer que le génie révolutionnaire. Et elle a si bien soudé l'idée de *révolution* à l'idée d'*innovation*, qu'elle a persuadé aux Pouvoirs et aux Peuples que le principe révolutionnaire et le principe du progrès social ne sont qu'une seule et même chose ; de telle sorte que les Peuples se sont passionnés pour les révolutions, et que les Pouvoirs effarouchés sont disposés à se cabrer contre tout ce qui se présente avec un caractère d'*innovation* et de progrès....

Quoique ce malheureux esprit de révolution ait, dans ces derniers temps, perdu beaucoup de sa puissance au

fur et à mesure que les idées d'organisation, les principes de la véritable Science sociale ont gagné du terrain, il est encore assez fort néanmoins pour entretenir des haines aveugles et déplorables dans le champ de la politique subversive. De plus, et c'est ce qu'il importe surtout de signaler à l'opinion, pour la mettre en garde, aujourd'hui que la Science sociale commence à se répandre dans le monde, il cherche à s'emparer à son profit de la force que recèlent les flancs de cette science, à en dénaturer le caractère essentiellement pacifique, à s'appuyer enfin sur des principes qui concluent à l'harmonie sociale, pour conclure à la discorde et à la guerre. — Et malheureusement il faut dire que la conduite du gouvernement et des classes officielles rend de jour en jour vigueur à ce principe de révolution en le faisant devenir quasi-nécessaire.

Nous voyons donc des écrivains, d'une part aveuglés par les préjugés révolutionnaires et les haines politiques que nous ont légués nos pères; mais que nous devrions avoir en ce temps-ci la sagesse de répudier; d'autre part, forcés de reconnaître la puissance du grand principe d'ASSOCIATION formulé par Fourier, chercher (ce qui est contradictoire à ce principe même) à en faire un ferment révolutionnaire. Ils prétendent activer la lutte des classes et des intérêts qui se combattent, au nom même de l'idée qui apporte enfin le moyen de les rallier et de les unir!

Mais cette logique doit-elle étonner dans un siècle où l'Évangile, dont on ne contestera pas sans doute que la pensée fondamentale est l'exaltation du principe de la paix, de la charité; de l'union des hommes entre eux et avec Dieu, où l'Évangile de Jésus, disons-nous, est exploité chaque jour comme un arsenal de révolution; où un prêtre même, puissant par la parole, mais d'une intelligence vacillante, égarée et fiévreuse, a jeté dans le monde étonné le nom de celui qui a été la plus parfaite expression, la plus pure émanation de l'amour, comme un signal terrible de renversement; de vengeance et d'extermination?

Ah! certes, ces inconcevables, ces monstrueuses al-

liances des principes sacrés de l'union et du bonheur des hommes avec les doctrines sanglantes du génie des révolutions, cette transformation insensée de l'Ange du progrès social en Démon des ruines, ne sont faites ni pour éclairer les hommes, ni pour calmer des passions désordonnées, ni pour convertir les Pouvoirs sociaux à la cause du progrès et du bonheur de l'Humanité, qui est pourtant leur cause aussi, à moins qu'ils ne veuillent pas se compter dans l'Humanité ! Et vous, qui au sortir des austérités du cloître vous êtes laissé subitement enivrer par une liqueur à laquelle il n'est déjà plus donné dans ce temps-ci de troubler le cerveau des hommes mûrs, quelle n'eût pas été votre gloire si vous fussiez monté à la hauteur de la belle mission qui vous était offerte, si vous eussiez sacrifié le bruit, très-grand, mais vain et passager, d'une révolte stérile, au développement et à la fécondation de l'esprit qui germait dans les rangs de l'Église ! si, au lieu de vouloir atteler Jésus au char des révolutions, vous eussiez démontré à cette Église sur laquelle vous aviez alors tant de puissance, que l'Évangile de Jésus appelait l'Humanité aux voies pacifiques des grandes améliorations sociales et promettait à l'avenir la justice, la liberté et le bonheur ! Prêtre du Christ et Apôtre de l'humanité, il fallait combattre et vaincre cette erreur qui vous a vaincu, cette idée ignorante et barbare qui arme d'un glaive et d'une torche ardente le Génie du Progrès ; il fallait présenter ce Génie bienfaisant, aux Peuples, à l'Église, aux Rois, tenant à la main la branche d'olivier et le rameau de vigne, invoquant l'accomplissement de la loi du Christ et répétant ses anathèmes contre la violence, la destruction et la guerre ! Vous étiez en position de faire entendre et formellement accepter à l'Église que les voies rétrogrades sont des voies fausses comme les voies révolutionnaires ; que le bénéfice de la *Promesse* n'est pas borné à l'autre vie ; que cette Terre appartient à Dieu, est apte à recevoir ses lois, et que, comme le Ciel, elle relève de sa Bonté et de sa Providence !

Et quand encore l'Église se fût montrée lente à une acceptation formelle, votre parole, recueillie dans le monde, y eût porté de bons fruits. Mais, pour cela, il eût fallu comprendre....

Si nous insistons sur ce fait spécial, c'est parce qu'il est l'incarnation et le type le plus éclatant de cette association, aussi fausse, aussi inconséquente que funeste, du principe du progrès social et du principe révolutionnaire; c'est ensuite, parce qu'il a reçu une importance malheureuse dans la production des tendances intellectuelles modernes que ce fragment a pour but de signaler. Cette révolte bruyante, en effet, cette union étrange de l'Évangile et des doctrines les plus violentes et les plus subversives; ce dithyrambe apocalyptique où les lieux communs les plus pauvres et les plus usés de la presse révolutionnaire se sont trouvés rajeunis par un style qui tantôt s'élevait aux formes de la poésie la plus pure, tantôt descendait aux plus vulgaires déclamations du mélodrame; cette œuvre de bruit et de paroles, de philosophie et de mysticisme, d'amour et de haine, a retardé et compromis le mouvement heureux qui s'opérait dans le sein de l'Église, et préparait le rapprochement des deux grandes manifestations, encore hostiles aujourd'hui, de l'intelligence humaine, la Raison et la Foi. Nombre de ces membres du clergé, dont la pensée se préoccupait avec amour du *Salut social* de l'Humanité: qui commençaient à comprendre que la richesse, la liberté, le bonheur des peuples, le progrès réel, enfin, avec toutes ses puissances et toutes ses gloires terrestres, loin d'être condamnés par la Parole du Christ, en formaient, au contraire, le vrai développement; nombre de ces hommes, que l'esprit de l'Avenir to. chait et échauffait, et dont l'influence aurait pu nouer régulièrement l'Avenir au Passé, se sont repliés avec effroi sur le Passé, à l'aspect de cette manifestation furibonde et sanglante. Il leur a semblé que si le Léviite, converti au progrès, était entraîné lui-même à sacrifier

au Dieu violent des révolutions et à lui consacrer l'Évangile, il fallait bien que ce mot de progrès ne fût qu'une tentation funeste, et qu'il ne recélât que la révolte, le vertige et la destruction.

C'est ainsi que celui qui aurait pu être le négociateur de paix, le médiateur entre le Passé et l'Avenir, et préparer l'alliance dans laquelle sont appelées à se réunir, en se complétant, sous l'invocation de Dieu et de l'Humanité, les doctrines encore hostiles du catholicisme, du protestantisme et de la philosophie, n'a été pour l'Église qu'un sujet de scandale et d'effroi, qu'un sujet de réaction rétrograde pour les Pouvoirs constitués, de trouble pour la société, et de pitié pour la Philosophie elle-même, — car les représentants avancés de la philosophie (qui répudient aujourd'hui l'esprit de dissolution et comprennent que le temps est venu de réorganiser et d'édifier) avaient accueilli avec joie les premières manifestations du prêtre chrétien en faveur du progrès social et de l'avenir, mais ils l'ont repoussé avec dédain quand ils l'ont vu essayer, dans son égarement, de rallumer avec l'Évangile le feu qui s'éteint sous les débris du passé.

XXIII.

Au reste, pour n'avoir pas été comprise avec grandeur, pour avoir, au contraire, été méconnue et compromise, la préparation de cette haute alliance des deux manifestations supérieures de l'âme humaine n'en constitue pas moins, à l'époque actuelle du développement intellectuel, la tâche capitale des esprits qui se livrent aux spéculations générales de la philosophie et de la religion.

Cette alliance, nous le disons sans crainte de nous tromper, ne se ratifiera pleine et entière que **POSTÉRIEUREMENT** à la grande transformation qui inaugurerait l'accord de l'ordre et de la liberté sur la terre, qui réaliserait l'Harmonie dans l'ensemble des faits de la vie hu-

manitaire. C'est seulement de l'*Harmonie vivante* que l'alliance de la Raison et de la Foi émergera, radieuse et intelligible à tous les esprits et à tous les cœurs (1). Néanmoins, tout effort de rapprochement entre ces deux puissances, tout travail ayant pour but de faire reconnaître que le principe du développement social, loin d'être opposé à la pensée vraiment fondamentale du Christianisme, en est, au contraire, la conséquence voulue; que le caractère du progrès réel, loin d'être révolutionnaire, est essentiellement organisateur et pacificateur; que c'est par la *science*, par l'*expérience* et par l'**ATTRAIT**, et non par le tumulte et la violence, que la société doit entrer dans la carrière splendide de ses Destinées heureuses: tout travail conçu dans ces vues de raison, de sagesse et de ralliement intellectuel, doit déblayer la route qui mène à la réalisation de l'Harmonie sociale, route trop embarrassée encore et par les préjugés anciens et par les préjugés nouveaux.

Tel a été notre but en écrivant ces lignes sur la Doctrine religieuse de la Rédemption et sur le caractère éminemment favorable au développement de la Destinée humaine, qui distingue la pensée fondamentale de la Révélation de Jésus. Ce n'est qu'en restituant à cette pensée son sens pur et primitif, en se rendant compte de son influence effective sur l'esprit moderne, en y rattachant l'idée de progrès, de liberté et de développement, sur laquelle s'est élevée la philosophie de notre temps, que l'on apercevra la chaîne qui lie le Présent au Passé, l'Avenir à l'ancienne Promesse.

J'ai cru utile de mettre en tête de l'exposition du *Mé-*

(1) L'HARMONIE et LE BONHEUR ÉTANT LA FIN DES ÊTRES, la conception de l'Harmonie peut seule donner la solution des problèmes philosophiques et religieux, qui, jusque-là, n'ont été que des énigmes absolument indéchiffrables. La participation à cette Harmonie réalisée pourra seule incarner universellement le sentiment de ces solutions.

canisme de l'Harmonie sociale, dont la connaissance initie, par une induction facile, à la Foi de l'avenir, cette appréciation générale des conceptions religieuses et philosophiques du passé et du présent, qui sont les prolégomènes de ce livre de la Destinée humaine dont les sceaux ont été brisés par le génie de Fourier. Si l'on veut, de part et d'autre, abandonner des erreurs que l'on ne peut plus songer sérieusement à défendre, on reconnaîtra que la Religion chrétienne fondée sur une tradition et sur une promesse, et que la Philosophie fondée sur une perception, encore obscure et plus instinctive que scientifique, du développement de l'Humanité, se réunissent et s'accordent dans le commandement de la justice et dans un grand **DÉSIR**, celui de l'union et du bonheur de l'Humanité. Or, la Conception de Fourier apporte le moyen d'assurer, par l'**ATTRAIT** même, l'exécution du commandement, et de réaliser enfin le grand désir. Si donc on nous demandait comment cette Conception se lie au passé de l'Humanité, nous répondrions qu'elle s'y lie comme l'Accomplissement d'un fait capital se lie au Désir qui l'a invoqué, à la Promesse qui en a été transmise.

XXIV.

Les hommes de bonne foi verront bien maintenant que, loin de condamner injustement tout dans le passé, nous avons à cœur, au contraire, de montrer comment la Conception qui le couronne et qui l'éclaire en ouvrant l'Ère radieuse des époques harmoniques, permet de rendre justice aux bons efforts, et prouve que les vérités mêlées d'erreurs et cultivées dans des camps ennemis, grandissant et s'épanouissant au soleil de l'Harmonie, s'associeront entre elles et marieront dans un berceau splendide leurs rameaux, leurs fleurs et leurs fruits parfumés. Le Catholicisme trouvera satisfaction pleine et entière pour le principe de l'Ordre ou de l'Unité qu'il a

courageusement défendu sur la terre. Le Protestantisme trouvera satisfaction pleine et entière pour le principe du libre Examen et la Philosophie pour celui de la Liberté et du développement de l'Humanité, qui ont été les mobiles de leurs combats. Et tous trois, un jour qui n'est pas éloigné, salueront, dans la **LOI DES HARMONIES**, découverte par Fourier, la réalisation du but indiqué par Jésus, la solution de la question posée au Génie humain par cet Évangile où il est écrit : *Cherchez d'abord le ROYAUME DE DIEU ET SA JUSTICE, et tous les biens vous viendront ensuite par surcroît : cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte et elle vous sera ouverte.*

Au reste, comme nous l'avons dit, cette Foi pleine, intégrale, intelligente et complète, qui donnera satisfaction à tous les besoins de l'âme humaine, dont les diverses doctrines philosophiques et religieuses n'ont été jusqu'ici que des expressions fragmentaires et plus ou moins exclusives; cette Foi qui sera la grande voix de reconnaissance et d'amour de l'Humanité constituée dans son Unité, la haute et vivante synthèse de son Harmonie sociale, s'introduira d'elle-même après l'installation de cette glorieuse Harmonie sur la Terre. Jusque-là toute la question dogmatique doit être strictement renfermée dans le domaine de l'esprit et de la science : car, pratiquement, les discussions qui s'y rapportent n'ont aujourd'hui d'importance que pour préparer les intelligences élevées à la connaissance et à l'acceptation de la nouvelle Économie Sociale qu'il faut avant tout organiser. Fourier et ses disciples orthodoxes et intelligents n'ont jamais songé et ne songeront jamais à prêcher à la société actuelle rien qui ressemble à une religion, à y fonder rien qui ressemble à une secte. Le but de leurs travaux de propagation est d'obtenir une décisive expérience de l'**ORDRE SÉRIARE** appliqué à une **ORGANISATION PUREMENT INDUSTRIELLE**, et qui restera entièrement soumise à la **LOI CIVILE**, à la **LOI MORALE**, à la **LOI POLITIQUE** et à la **LOI RELIGIEUSE** du pays au

sein duquel elle sera exécutée : que ce pays soit la France, la Russie, l'Angleterre ou la Turquie ; que la religion y soit le catholicisme romain, le christianisme grec, le protestantisme ou le mahométisme. La réforme des conditions de l'INDUSTRIE et du TRAVAIL, nous le répétons, voilà notre but, notre seul but actuel. Que l'Humanité, après cette réforme, qui sera la solide base de ses immenses progrès futurs, de ses glorieux développements ultérieurs, modifie et transforme les lois civiles, les lois politiques, les lois religieuses qui conviennent à son état actuel, ou qui en sont des expressions et des nécessités plus ou moins heureuses ; que les mœurs de l'Avenir n'aient, dans tous les ordres de relations, que des rapports de ressemblance fort éloignés avec les mœurs du Passé ou du Présent, nous ne le mettons pas en doute, et nous croyons même qu'il faudrait être fou pour le contester un seul instant. Mais ces transformations ultérieures des mœurs, des lois, des croyances publiques, qui peuvent être prévues et prédites, sont l'affaire de l'intelligence et de la volonté ultérieures de l'Humanité. Aujourd'hui elles appartiennent au domaine de la spéculation et n'en doivent pas sortir.

Nous espérons que ces explications suffiront pour qu'aucun homme de bonne foi ne se méprenne sur le caractère de la doctrine que nous propageons et sur la nature de sa critique. La doctrine accepte la société telle qu'elle est, avec ses mœurs, ses croyances, ses préjugés mêmes ; elle veut seulement conquérir le crédit dont elle a besoin pour déterminer l'application expérimentale de son principe organisateur à l'*ordonnance des travaux d'une Commune agricole et industrielle, établie dans des conditions données*. Et quand elle critique la société et la loi actuelles, ce n'est pas pour provoquer au renversement brutal de l'une et de l'autre ; car elle professe, et il ressort de ses principes mêmes que le caractère du **PROGRÈS RÉEL** est de procéder par la voie des *transformations attrayantes*, et non par celle des *renversements*.

Elle est comme l'homme sage qui signale les vices de la loi mauvaise, qui peut même la critiquer âprement, mais qui se soumet à cette loi tant qu'elle n'est pas remplacée par une autre, tant qu'elle est LA RÈGLE de la société dans laquelle il vit.

XXV.

Il ne manque pas de gens dans le monde qui n'ayant pas compris la Conception de Fourier, et restant éblouis devant la thèse si neuve de l'ATTRACTION PASSIONNELLE aux développements de laquelle ce grand homme a dû surtout s'attacher dans ses livres, ont cru qu'il s'était laissé emporter hors des voies du vrai, en abandonnant trop exclusivement sa pensée au principe de la *Liberté*. C'est une erreur immense. Le principe qui domine la Conception de Fourier, ce n'est pas le principe de la *Liberté*, c'est le principe de l'ORDRE. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. Comment Fourier légitime-t-il, *a priori*, le principe de la Liberté de l'âme humaine ? C'est en s'appuyant sur l'idée la plus élevée de l'Ordre, qui exige que Dieu n'ait pas mis au cœur de la créature intelligente, chargée de le représenter sur la Terre, des passions intimement et essentiellement mauvaises. Et comment légitime-t-il, *a posteriori*, le principe de cette Liberté ? C'est en présentant un Mécanisme social dans lequel toute l'énergie des passions tourne spontanément au Bien et engendre un Ordre admirable. Est-ce attenter au principe de l'Ordre, que de prouver que l'Ordre le plus parfait, que l'Unité, que l'Harmonie enfin a pour moyen la Liberté elle-même développée dans ses conditions normales, — tandis que la compression qui excite les résistances et les réactions, n'est, après tout, que l'attestation du désordre ?

Qu'il soit donc bien entendu que cette Théorie qui, suivant les propres expressions de Fourier, doit porter

le nom de **THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE**, est, avant tout, et bien qu'annonçant à l'Humanité le développement plein et entier de sa **LIBERTÉ**, une doctrine d'**ORDRE**; qu'aux yeux de Fourier et de ceux qui savent le comprendre, c'est la considération même de l'**ORDRE** ou de l'**UNITÉ** qui fait la légitimité transcendante de la **LIBERTÉ**; et qu'en tout état régulier de société, à leurs yeux, les **BESOINS DE LA LIBERTÉ**, toujours légitimes dans leur source, doivent rester néanmoins subordonnés pratiquement aux **NÉCESSITÉS DE L'ORDRE**.

Ce qui fait la beauté suprême de la Conception de Fourier, ce qui lui donne le caractère absolu de la Science, c'est que précisément, en organisant les relations et les choses d'après le principe de l'**ORDRE NATUREL**, elle obtient dans la société l'*Ordre effectif le plus parfait* **PAR LA LIBERTÉ LA PLUS ENTIÈRE**.



EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA
LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE.

(10 janvier 1849.)

TOUS LES LIBRAIRES DES PROVINCES

Font venir de Paris les ouvrages, sur demande, et les livrent aux
prix du Catalogue.

ON REÇOIT IMMÉDIATEMENT ET FRANCO

Par la poste, tout ouvrage demandé, en ajoutant 20 0/0 au prix
coté au Catalogue. (S'adresser *franco* à la LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE,
rue de Beaune, 2, à Paris, et accompagner la demande d'un bon
sur la poste ou à vue sur une maison de Paris.)

POUR LA VENTE EN DÉTAIL,

S'adresser à la LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE, quai Voltaire, 25,
en face du pont National.

OUVRAGES D'ÉTUDES PROGRESSIVES.

I. OUVRAGES PRÉPARATOIRES.

Ces ouvrages, peu volumineux chacun, doivent être con-
sultés par les personnes qui ne veulent que *lâter* d'abord
les principes généraux de l'École phalanstérienne, con-
naître son but et le caractère de ses moyens. Toutefois, si
l'on est *décidé* à aborder l'étude de la Doctrine, on peut
aller immédiatement aux ouvrages d'Exposition.

LE SOCIALISME DEVANT LE VIEUX MONDE ou le *Vit-*
vant devant les morts, par Victor Considerant, représentant du
peuple; suivi de *Jesus-Christ devant les conseils de guerre*. (Cet
ouvrage se compose de quatre parties : — *Qu'est-ce que le so-*
cialisme ? — Développements du socialisme. — Les caractères et
les dangers du socialisme. — Les adversaires du socialisme, —

- et contient une exposition des différents systèmes compris sous le nom de Socialisme). Un vol. in-12, format in-8 compacte, 2^e tirage..... 2 f.
- PRINCIPES DU SOCIALISME**, *Manifeste de la Démocratie au XIX^e siècle*, par V. Considérant, ancien élève de l'École polytechnique, Représentant du peuple. (Programme des questions sociales; étude des intérêts généraux et des besoins de l'époque; solutions des grands problèmes politiques et sociaux.) 2^e édition, grand in-18. Prix..... 50 c.
- PETIT COURS DE POLITIQUE** et d'Économie sociale, à l'usage des ignorants et des savants; par le même. (Critique familière des préjugés de toutes les opinions.) 2^e édit., 3^e tirage. gr. in-32..... 40 c.
- DÉBATS DE LA POLITIQUE en France**; par le même. (Critique id. plus développée.) gr. in-12..... 1 f.
- MANIFESTE DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE** fondée par Fourier, ou *Bases de la Politique positive*; par le même. (Cet ouvrage s'adresse aux esprits habitués aux formes logiques et didactiques.) 3^e édit. In-18..... 1 f.
- APERÇUS SUR LES PROCÉDÉS INDUSTRIELS.—URGENCE DE L'ORGANISATION SOCIÉTAIRE**, par Just Muiron 3^e édit., in-12. Paris, 1840..... 2 f.
- PAROLE DE PROVIDENCE**, suivi de *Morceaux choisis*; par M^{me} Clarisse Vigoureux, (Éloquente expression religieuse des idées fondamentales de la Doctrine.) 2^e éd. gr. in-18..... 1 f.
- THÉORIE DES FONCTIONS** (*Coup d'œil sur la*), par A. Tamisier, Représentant du peuple, ancien élève de l'École polytechnique. (Vues générales philosophiques.) 2^e éd. in-32. 50 c.
- DE L'ANARCHIE INDUSTRIELLE**, *Mémoire inédit de Fourier*. (Critique sociale et économique.) In-12..... 75 c.
- LE PRÉSENT ET L'AVENIR**, par J. B. Krantz, ingénieur des ponts-et-chaussées. Br. in-18..... 50 c.
- QUELQUES MOTS SUR L'ORGANISATION DU TRAVAIL**, par Baudet-Dulary. In-8°, 1848..... 10 c.—Épuisé.

Transition.

- ALMANACHS PHALANSTÉRIENS**, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849. (Articles nombreux et variés. Almanach beaucoup plus volumineux qu'aucun de ceux qui se vendent au même prix.) in-19. Chaque exemplaire..... 50 c.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES, politiques et économiques de l'École Sociétaire, par V. Considérant. (*Paratra bientôt.*)

II. EXPOSITIONS ÉLÉMENTAIRES ABRÉGÉES.

Ouvrages excellents à consulter si l'on veut prendre une première notion générale de la Théorie. Toutefois, aucun d'eux ne donne une lumière suffisante pour déterminer une conviction approfondie.

VUE D'UN PHALANSTÈRE accompagnée d'un texte explicatif.

(Voir plus bas à l'article **OBJETS D'ART.**)

L'ORGANISATION DU TRAVAIL et l'Association ; par Math. Briancourt, 2^e édit., 4^e tirage, gr. in-32..... 60 c.

— *Precis du même ouvrage*..... 25 c.

VISITE AU PHALANSTÈRE ; par le même. (Ouvrage descriptif sous forme de Voyage dans un pays organisé d'après la Théorie harmonienne.) gr. in-32..... 1 f. 50 c.

EXPOSITION ABRÉGÉE du Système phalanstérien de Fourier, suivi des *Études sur quelques Problèmes fondamentaux de la Destinée sociale* (9 Thèses.), par V. Considérant, 3^e édit., 4^e tir. gr. in-32..... 50 c.
— *Le même ouvrage sans les Études*..... 25 c.

SOLIDARITÉ, Vue synthétique sur la Doctrins de Fourier, par Hip. Renaud, ancien élève de l'École Polytechnique. 3^e édit. 3^e tirage. gr. in-18..... 1 f. 25 c.

Transition.

EXPOSITION DE LA THÉORIE de Fourier, faite à Besançon, par V. Hennequin. 3^e édition, 1848. 1 vol. in-18... 1 f. 25 c

III. EXPOSITIONS ÉLÉMENTAIRES DÉVELOPPÉES.

DESTINÉE SOCIALE, par V. Considérant. (Cet ouvrage dont on peut aborder la lecture sans préparation, mène complètement à la connaissance de l'Organisation phalanstérienne et aux bases générales de la Doctrine.) Belle édition avec vignettes. 3 vol. in-8.

— Deux éditions de cet ouvrage ont été épuisées. Le 1^{er} vol. de la 3^e éd. (format Charpentier), renfermant l'exposé des principes généraux de la Science sociale, la critique de la société ac-

nelle, la loi du développement historique de l'humanité et la description de l'organisation économique du Régime sociétaire, est en vente au prix de..... 2 fr. 50 c.
— Le 2^e vol. paraîtra très-prochainement.

— Il reste encore quelques exemplaires du 1^{er} et du 3^e vol. de l'édition in-8^o, aux prix de 6 fr. le 1^{er} vol., et de 3 fr. le 3^e.

LE FOU DU PALAIS-ROYAL, *Dialogues sur la Théorie Phalanstérienne*, par F. Cantagrel. (Complète la connaissance élémentaire après la lecture de l'une quelconque des *Expositions abrégées*.) 2^e édit. fort vol. gr. in-18..... 3 f.

IV. OUVRAGES DE FOURIER.

On n'abordera ces ouvrages avec fruit qu'après être parvenu au degré de connaissance donné par les ouvrages de la précédente catégorie.

L'HARMONIE UNIVERSELLE et LE PHALANSTÈRE, *exposés par Fourier*. Recueil méthodique des œuvres choisies de l'auteur. — *Cet ouvrage, qui formera un fort volume in-18, format Charpentier, paraîtra en 15 à 20 livraisons de 36 pages compactes, contenant la matière de 50 pages de l'édition in-8 des œuvres complètes.* — La publication se composera de 15 à 20 livraisons et constituera l'Exposition de la théorie de Fourier par la réunion des plus beaux morceaux de l'auteur.

Chaque livraison : 30 centimes. — Les premières livraisons sont en vente.

THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE. (C'est l'ouvrage capital de Fourier.) 2^e édit. 4 fort vol. in-8, contenant le *Plan du Traité de l'Attraction*, et quatre vignettes. (tomes II, III, IV et V des œuvres complètes.)..... 18 f.

— chaque volume séparément..... 4 f. 50 c.

— Le même ouvrage publié par livraisons. Prix de chaque livraison : 50 cent. pris au bureau. — *La souscription est permanente : une ou plusieurs livraisons par semaine, à la volonté des souscripteurs.*

LE NOUVEAU MONDE industriel et sociétaire. (Abrégé du précédent, mais néanmoins difficile à lire sans préparation.) 3^e édit. fort vol. in-8. (tome VI des œuvres complètes.)..... 5 f.

THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS. (Ne peut être lu avec fruit que comme complément d'études, après une con-

naissance avancée de la Théorie.) 3 ^e édit. 1 fort vol. in-8. (tome I des œuvres complètes).....	6 f.
— Les 6 vol. précédents ensemble.....	28 f.

OUVRAGES DIVERS.

Nous avons rangé dans les catégories précédentes les ouvrages que nous considérons principalement comme *classiques*, c'est-à-dire comme les plus propres à l'étude régulière et progressive de la Doctrine phalanstérienne.

Parmi ceux qui suivent, il en est beaucoup de propres à faire fonction d'engrenage par le développement de telles ou telles vues générales ou applications spéciales de la Théorie.

I. COMPLÉMENT DES PRÉCÉDENTS.

LIVRET D'ANNONCE du <i>Nouveau Monde industriel</i> , par Fourier. in-8.....	1 f.
LA FAUSSE INDUSTRIE , par Fourier. 1 vol. gr. in-12. Paris, 1835-36.....	4 f. 50 c.
INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA SCIENCE SOCIALE , par A. Paget. 1 vol. in-8.....	3 fr.
THÉORIE DU DROIT DE PROPRIÉTÉ ET DU DROIT AU TRAVAIL , par le même. 3 ^e éd. in-18.....	25 c.
NOTIONS ÉLÉMENTAIRES sur la <i>Science sociale de Fourier</i> ; par Henri Gorse. 2 ^e édit. in-18.....	1 f.
ORGANISATION DU TRAVAIL , d'après les principes de la <i>Théorie de Ch. Fourier</i> , par P. Forest. 2 ^e édit.....	75 c.

II. ÉTUDES SUR LES LOIS DE LA VIE.

SCIENCE DE L'HOMME (<i>Traité élémentaire de la</i>), considérée sous tous ses rapports; par G. Gabet, ancien avocat. 3 vol. in-8, avec figures.....	18 f.
NOTIONS DE PHÉNÉNOLOGIE (au point de vue de la science passionnelle), par Julien Le Rousseau. 1 fort vol. in-12. 4 f. 50 c.	
ESSAI SUR LES HARMONIES physiologiques , par B. Dulary, docteur en médecine, ancien député. 1 vol. in-8 et un cahier de 22 planches gravées.....	8 f.
ANALOGIE DE L'HOMME (<i>Esquisse d'une</i>) avec l' <i>Humanité</i> , par F. Barrier, doct. en médecine, chirurgien en chef désigné	

LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE, 26, QUAI VOLTAIRE.

L'HARMONIE UNIVERSELLE

ET

LE PHALANSTÈRE

EXPOSÉ PAR

FOURIER

Recueil méthodique de morceaux choisis de l'auteur.

Chaque livraison comprend 36 pages de texte compacte, contenant la matière de 50 pages de l'édition in-8° des œuvres complètes.

La publication se composera de 15 à 20 livraisons, et constituera l'Exposition de la théorie de Fourier, par la réunion des plus beaux morceaux de l'auteur.

Le prix de la livraison est fixé à 30 cent.

Les six premières sont en vente.

LE SOCIALISME DEVANT LE VIEUX MONDE, ou *le Vaincu devant les morts*, par Victor Considerant, Représentant du peuple; suivi de *Jesus-Christ devant les conseils de guerre*, par V. Meunier. Cet ouvrage se compose de quatre parties : — *Qu'est-ce que le Socialisme? — Développement du Socialisme. — Les caractères et les dangers du Socialisme. — Les adversaires du Socialisme.* — Il contient en outre une exposition des différents systèmes du socialisme. La situation politique et sociale actuelle y est saisie au vif. Un vol. in-12, format in-8° compact, 2^e tirage..... 2 f.

ESQUISSE D'UNE SCIENCE MORALE. (Première partie.) **PHYSIOLOGIE DU SENTIMENT**, ou *Méthode nouvelle de classification et de description de nos sentiments moraux*; par Alphonse Gillot. Deux forts vol. in-8. Prix: 10 f.

DE L'UNITÉ RELIGIEUSE, ou *du sentiment religieux dans ses principales manifestations*, par A. Gillot. in-18. 1 f. 50 c.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 10, rue du Croissant.